

Au-delà de la sociologie des organisations

Au-delà de la sociologie des organisations

Au-delà de la sociologie des organisations

Au-delà de la sociologie des organisations

Collection « Sociologie économique »
dirigée par Jean-Louis Laville

avec un Comité éditorial composé de :
Mark Granovetter,
Benoît Lévesque,
Enzo Mingione,
Richard Swedberg

Les mutations contemporaines engendrent une reconfiguration des rapports entre social et économique, qu'il s'agisse des phénomènes de globalisation ou de passage à une société de services. Ces changements de grande ampleur posent de nouvelles questions aux sciences sociales. Ils incitent en particulier à la réactualisation d'une problématique fondatrice de la sociologie, l'étude des rapports entre économie et société. S'inscrivant dans cette perspective, la collection a pour ambition :

- de questionner l'ordre économique et les risques toujours à l'œuvre de sa naturalisation en s'ouvrant à la pluralité des formes et logiques économiques observées empiriquement ;
- d'éclairer des sujets d'actualité à partir des points de vue, des outils et des théories sociologiques ;
- d'articuler analyses critiques et reconnaissance de pratiques sociales émergentes notamment dans le champ de l'économie solidaire, afin d'alimenter les débats publics.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Collection « Sociologie économique »
dirigée par Jean-Louis Laville

avec un Comité éditorial composé de :
Mark Granovetter,
Benoît Lévesque,
Enzo Mingione,
Richard Swedberg

Les mutations contemporaines engendrent une reconfiguration des rapports entre social et économique, qu'il s'agisse des phénomènes de globalisation ou de passage à une société de services. Ces changements de grande ampleur posent de nouvelles questions aux sciences sociales. Ils incitent en particulier à la réactualisation d'une problématique fondatrice de la sociologie, l'étude des rapports entre économie et société. S'inscrivant dans cette perspective, la collection a pour ambition :

- de questionner l'ordre économique et les risques toujours à l'œuvre de sa naturalisation en s'ouvrant à la pluralité des formes et logiques économiques observées empiriquement ;
- d'éclairer des sujets d'actualité à partir des points de vue, des outils et des théories sociologiques ;
- d'articuler analyses critiques et reconnaissance de pratiques sociales émergentes notamment dans le champ de l'économie solidaire, afin d'alimenter les débats publics.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Collection « Sociologie économique »
dirigée par Jean-Louis Laville

avec un Comité éditorial composé de :
Mark Granovetter,
Benoît Lévesque,
Enzo Mingione,
Richard Swedberg

Les mutations contemporaines engendrent une reconfiguration des rapports entre social et économique, qu'il s'agisse des phénomènes de globalisation ou de passage à une société de services. Ces changements de grande ampleur posent de nouvelles questions aux sciences sociales. Ils incitent en particulier à la réactualisation d'une problématique fondatrice de la sociologie, l'étude des rapports entre économie et société. S'inscrivant dans cette perspective, la collection a pour ambition :

- de questionner l'ordre économique et les risques toujours à l'œuvre de sa naturalisation en s'ouvrant à la pluralité des formes et logiques économiques observées empiriquement ;
- d'éclairer des sujets d'actualité à partir des points de vue, des outils et des théories sociologiques ;
- d'articuler analyses critiques et reconnaissance de pratiques sociales émergentes notamment dans le champ de l'économie solidaire, afin d'alimenter les débats publics.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Collection « Sociologie économique »
dirigée par Jean-Louis Laville

avec un Comité éditorial composé de :
Mark Granovetter,
Benoît Lévesque,
Enzo Mingione,
Richard Swedberg

Les mutations contemporaines engendrent une reconfiguration des rapports entre social et économique, qu'il s'agisse des phénomènes de globalisation ou de passage à une société de services. Ces changements de grande ampleur posent de nouvelles questions aux sciences sociales. Ils incitent en particulier à la réactualisation d'une problématique fondatrice de la sociologie, l'étude des rapports entre économie et société. S'inscrivant dans cette perspective, la collection a pour ambition :

- de questionner l'ordre économique et les risques toujours à l'œuvre de sa naturalisation en s'ouvrant à la pluralité des formes et logiques économiques observées empiriquement ;
- d'éclairer des sujets d'actualité à partir des points de vue, des outils et des théories sociologiques ;
- d'articuler analyses critiques et reconnaissance de pratiques sociales émergentes notamment dans le champ de l'économie solidaire, afin d'alimenter les débats publics.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Gilles Herreros

Au-delà de la sociologie des organisations

Sciences sociales et intervention

Préface de Philippe Bernoux
Postface de François Laplantine

The logo for Éditions érès, featuring a stylized lowercase 'é' with a vertical line through it, followed by the word 'éditions' in a small font, and the word 'érés' in a larger, bold font.

Gilles Herreros

Au-delà de la sociologie des organisations

Sciences sociales et intervention

Préface de Philippe Bernoux
Postface de François Laplantine

The logo for Éditions érès, featuring a stylized lowercase 'é' with a vertical line through it, followed by the word 'éditions' in a small font, and the word 'érés' in a larger, bold font.

Gilles Herreros

Au-delà de la sociologie des organisations

Sciences sociales et intervention

Préface de Philippe Bernoux
Postface de François Laplantine

The logo for Éditions érès, featuring a stylized lowercase 'é' with a vertical line through it, followed by the word 'éditions' in a small font, and the word 'érès' in a larger, bold font.

Gilles Herreros

Au-delà de la sociologie des organisations

Sciences sociales et intervention

Préface de Philippe Bernoux
Postface de François Laplantine

The logo for Éditions érès, featuring a stylized lowercase 'é' with a vertical line through it, followed by the word 'éditions' in a small font, and the word 'érès' in a larger, bold font.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1808-3
Première édition © Éditions érès 2008
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1808-3
Première édition © Éditions érès 2008
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1808-3
Première édition © Éditions érès 2008
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1808-3
Première édition © Éditions érès 2008
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉFACE, Philippe Bernoux	9
INTRODUCTION	17
À propos des utilités de la sociologie.....	20
La sociologie des organisations :	
une sociologie à déclinaisons professionnelles.....	26
1. LA SOCIOLOGIE ET LES ORGANISATIONS : QUELQUES REPÈRES.....	33
De la marge aux pièges du succès	35
La Grande Histoire plutôt que les petites histoires :	
la période de marginalisation	35
Le renversement de la conjoncture : le vent en poupe	39
Se garder et se déprendre de l'idéologie entrepreneuriale.....	43
La sociologie des organisations et les sociologies	
appliquées aux organisations.....	48
Le corpus classique de la sociologie des organisations.....	48
L'analyse stratégique	49
Les identités au travail	52
La régulation conjointe.....	55
De « nouvelles » approches appliquées à l'organisation	57
Les conventions	57
La théorie de l'acteur-réseau	61
La sociologie clinique	64
2. QUELQUES CONTOURS DE LA SOCIOLOGIE D'INTERVENTION	69
Éléments de définition et premiers contours	71
Intervention ou ingérence ?	71
La commande et le client	74
La relation d'aide fondée sur des apports cognitifs	
et psychoaffectifs.....	75
Premiers repères historiques.....	78
Choisir sa généalogie.....	79

Table des matières

PRÉFACE, Philippe Bernoux	9
INTRODUCTION	17
À propos des utilités de la sociologie.....	20
La sociologie des organisations : une sociologie à déclinaisons professionnelles	26
1. LA SOCIOLOGIE ET LES ORGANISATIONS : QUELQUES REPÈRES	33
De la marge aux pièges du succès	35
La Grande Histoire plutôt que les petites histoires : la période de marginalisation	35
Le renversement de la conjoncture : le vent en poupe	39
Se garder et se déprendre de l'idéologie entrepreneuriale.....	43
La sociologie des organisations et les sociologies appliquées aux organisations.....	48
Le corpus classique de la sociologie des organisations	48
L'analyse stratégique	49
Les identités au travail	52
La régulation conjointe	55
De « nouvelles » approches appliquées à l'organisation	57
Les conventions	57
La théorie de l'acteur-réseau	61
La sociologie clinique	64
2. QUELQUES CONTOURS DE LA SOCIOLOGIE D'INTERVENTION	69
Éléments de définition et premiers contours	71
Intervention ou ingérence ?	71
La commande et le client	74
La relation d'aide fondée sur des apports cognitifs et psychoaffectifs.....	75
Premiers repères historiques.....	78
Choisir sa généalogie.....	79

Table des matières

PRÉFACE, Philippe Bernoux	9
INTRODUCTION	17
<i>À propos des utilités de la sociologie</i>	20
<i>La sociologie des organisations :</i> <i>une sociologie à déclinaisons professionnelles</i>	26
1. LA SOCIOLOGIE ET LES ORGANISATIONS : QUELQUES REPÈRES	33
<i>De la marge aux pièges du succès</i>	35
La Grande Histoire plutôt que les petites histoires : la période de marginalisation	35
Le renversement de la conjoncture : le vent en poupe	39
Se garder et se déprendre de l'idéologie entrepreneuriale.....	43
<i>La sociologie des organisations et les sociologies</i> <i>appliquées aux organisations</i>	48
Le corpus classique de la sociologie des organisations	48
L'analyse stratégique	49
Les identités au travail	52
La régulation conjointe	55
De « nouvelles » approches appliquées à l'organisation	57
Les conventions	57
La théorie de l'acteur-réseau	61
La sociologie clinique	64
2. QUELQUES CONTOURS DE LA SOCIOLOGIE D'INTERVENTION	69
<i>Éléments de définition et premiers contours</i>	71
Intervention ou ingérence ?	71
La commande et le client	74
La relation d'aide fondée sur des apports cognitifs et psychoaffectifs.....	75
<i>Premiers repères historiques</i>	78
Choisir sa généalogie.....	79

Table des matières

PRÉFACE, Philippe Bernoux	9
INTRODUCTION	17
<i>À propos des utilités de la sociologie</i>	20
<i>La sociologie des organisations :</i> <i>une sociologie à déclinaisons professionnelles</i>	26
1. LA SOCIOLOGIE ET LES ORGANISATIONS : QUELQUES REPÈRES	33
<i>De la marge aux pièges du succès</i>	35
La Grande Histoire plutôt que les petites histoires : la période de marginalisation	35
Le renversement de la conjoncture : le vent en poupe	39
Se garder et se déprendre de l'idéologie entrepreneuriale.....	43
<i>La sociologie des organisations et les sociologies</i> <i>appliquées aux organisations</i>	48
Le corpus classique de la sociologie des organisations	48
L'analyse stratégique	49
Les identités au travail	52
La régulation conjointe	55
De « nouvelles » approches appliquées à l'organisation	57
Les conventions	57
La théorie de l'acteur-réseau	61
La sociologie clinique	64
2. QUELQUES CONTOURS DE LA SOCIOLOGIE D'INTERVENTION	69
<i>Éléments de définition et premiers contours</i>	71
Intervention ou ingérence ?	71
La commande et le client	74
La relation d'aide fondée sur des apports cognitifs et psychoaffectifs.....	75
<i>Premiers repères historiques</i>	78
Choisir sa généalogie.....	79

Regard apophatique ou les contrepoints de	
la sociologie d'intervention	81
Le pragmatisme philosophique	84
La sophistique et l'anarchisme épistémologique	89
L'engagement du sociologue d'intervention... ..	94
Ni militant... ..	94
... ni thérapeute	97
<i>L'advenement du sujet :</i>	
<i>la finalité de la sociologie d'intervention</i>	99
Le sujet sous l'objet	100
Le sujet social et historique du sociologue	102
Le sujet de la société de Mead	103
Le sujet tourainien	105
Le sujet des cliniciens	107
Les figures de l'advenement du sujet	113
3. CONTRIBUTIONS À LA PRATIQUE DE L'INTERVENTION.....	117
<i>L'apport « psy »</i>	118
De la psychologie expérimentale à la psychologie sociale :	
la professionnalisation des psychologues	118
La psychosociologie : la centralité de l'intervention.	122
La recherche-action.....	124
À propos de la vie des groupes	128
La psychosociologie américaine :	
Le National Training Laboratory (NTL)	129
Les travaux du Tavistock Institute	131
L'expérience scandinave de « démocratie industrielle » :	
l'analyse sociotechnique	133
La psychanalyse et l'intervention	135
La posture-finalité	137
Des éléments de dispositif	138
<i>Les apports du pôle « ethno »</i>	141
L'ethnométhodologie et ses innovations	
sociologiques « hérétiques »	141
L'hostilité des sociologues du monde de l'académie	141
Une rupture radicale	143
Des techniques ethnographiques et des	
concepts spécifiques	144
<i>L'ethnopsychiatrie : une théorie de l'intervention</i>	148
Quelques rappels théoriques	149
Le normal et le pathologique : des frontières mouvantes.....	151
Techniques et thérapeutiques ethnopsychiatriques	153
<i>L'ethnologie et l'intervention</i>	157

Regard apophatique ou les contrepoints de	
la sociologie d'intervention	81
Le pragmatisme philosophique	84
La sophistique et l'anarchisme épistémologique	89
L'engagement du sociologue d'intervention... ..	94
Ni militant... ..	94
... ni thérapeute	97
<i>L'advenement du sujet :</i>	
<i>la finalité de la sociologie d'intervention</i>	99
Le sujet sous l'objet	100
Le sujet social et historique du sociologue	102
Le sujet de la société de Mead	103
Le sujet tourainien	105
Le sujet des cliniciens	107
Les figures de l'advenement du sujet	113
3. CONTRIBUTIONS À LA PRATIQUE DE L'INTERVENTION.....	117
<i>L'apport « psy »</i>	118
De la psychologie expérimentale à la psychologie sociale :	
la professionnalisation des psychologues	118
La psychosociologie : la centralité de l'intervention.	122
La recherche-action.....	124
À propos de la vie des groupes	128
La psychosociologie américaine :	
Le National Training Laboratory (NTL)	129
Les travaux du Tavistock Institute	131
L'expérience scandinave de « démocratie industrielle » :	
l'analyse sociotechnique	133
La psychanalyse et l'intervention	135
La posture-finalité	137
Des éléments de dispositif	138
<i>Les apports du pôle « ethno »</i>	141
L'ethnométhodologie et ses innovations	
sociologiques « hérétiques »	141
L'hostilité des sociologues du monde de l'académie	141
Une rupture radicale	143
Des techniques ethnographiques et des	
concepts spécifiques	144
<i>L'ethnopsychiatrie : une théorie de l'intervention</i>	148
Quelques rappels théoriques	149
Le normal et le pathologique : des frontières mouvantes.....	151
Techniques et thérapeutiques ethnopsychiatriques	153
<i>L'ethnologie et l'intervention</i>	157

Regard apophatique ou les contrepoints de	
la sociologie d'intervention	81
Le pragmatisme philosophique	84
La sophistique et l'anarchisme épistémologique	89
L'engagement du sociologue d'intervention... ..	94
Ni militant... ..	94
... ni thérapeute	97
<i>L'advenement du sujet :</i>	
<i>la finalité de la sociologie d'intervention</i>	99
Le sujet sous l'objet	100
Le sujet social et historique du sociologue	102
Le sujet de la société de Mead	103
Le sujet tourainien	105
Le sujet des cliniciens	107
Les figures de l'advenement du sujet	113
3. CONTRIBUTIONS À LA PRATIQUE DE L'INTERVENTION.....	117
<i>L'apport « psy »</i>	118
De la psychologie expérimentale à la psychologie sociale :	
la professionnalisation des psychologues	118
La psychosociologie : la centralité de l'intervention.	122
La recherche-action.....	124
À propos de la vie des groupes	128
La psychosociologie américaine :	
Le National Training Laboratory (NTL)	129
Les travaux du Tavistock Institute	131
L'expérience scandinave de « démocratie industrielle » :	
l'analyse sociotechnique	133
La psychanalyse et l'intervention	135
La posture-finalité	137
Des éléments de dispositif	138
<i>Les apports du pôle « ethno »</i>	141
L'ethnométhodologie et ses innovations	
sociologiques « hérétiques »	141
L'hostilité des sociologues du monde de l'académie	141
Une rupture radicale	143
Des techniques ethnographiques et des	
concepts spécifiques	144
<i>L'ethnopsychiatrie : une théorie de l'intervention</i>	148
Quelques rappels théoriques	149
Le normal et le pathologique : des frontières mouvantes.....	151
Techniques et thérapeutiques ethnopsychiatriques	153
<i>L'ethnologie et l'intervention</i>	157

Regard apophatique ou les contrepoints de	
la sociologie d'intervention	81
Le pragmatisme philosophique	84
La sophistique et l'anarchisme épistémologique	89
L'engagement du sociologue d'intervention... ..	94
Ni militant... ..	94
... ni thérapeute	97
<i>L'advenement du sujet :</i>	
<i>la finalité de la sociologie d'intervention</i>	99
Le sujet sous l'objet	100
Le sujet social et historique du sociologue	102
Le sujet de la société de Mead	103
Le sujet tourainien	105
Le sujet des cliniciens	107
Les figures de l'advenement du sujet	113
3. CONTRIBUTIONS À LA PRATIQUE DE L'INTERVENTION.....	117
<i>L'apport « psy »</i>	118
De la psychologie expérimentale à la psychologie sociale :	
la professionnalisation des psychologues	118
La psychosociologie : la centralité de l'intervention.	122
La recherche-action.....	124
À propos de la vie des groupes	128
La psychosociologie américaine :	
Le National Training Laboratory (NTL)	129
Les travaux du Tavistock Institute	131
L'expérience scandinave de « démocratie industrielle » :	
l'analyse sociotechnique	133
La psychanalyse et l'intervention	135
La posture-finalité	137
Des éléments de dispositif	138
<i>Les apports du pôle « ethno »</i>	141
L'ethnométhodologie et ses innovations	
sociologiques « hérétiques »	141
L'hostilité des sociologues du monde de l'académie	141
Une rupture radicale	143
Des techniques ethnographiques et des	
concepts spécifiques	144
<i>L'ethnopsychiatrie : une théorie de l'intervention</i>	148
Quelques rappels théoriques	149
Le normal et le pathologique : des frontières mouvantes.....	151
Techniques et thérapeutiques ethnopsychiatriques	153
<i>L'ethnologie et l'intervention</i>	157

Indications terminologiques	157
Des postures impliquantes	159
L'ethnologue dans son terrain	160
4. VERS UNE ANTHROPOLOGIE D'INTERVENTION	165
<i>De l'anthropologie appliquée</i>	
à l'anthropologie d'intervention	166
L'anthropologie appliquée.....	167
Le modèle contractuel.....	168
La « fraternité » anthropologique	170
<i>La déambulation théorique nomade :</i>	
<i>pour en finir avec le chercheur douanier</i>	171
L'indépassable activité classificatrice	172
Contre l'esprit de propriétaire	178
Déambulation nomade entre domination, pouvoir, culture, psychisme... ..	182
<i>Éloge du trouble</i>	185
L'idéal du clair	186
Chasser le trouble ?	188
Étymologie du « trouble »	190
Le trouble comme émotion	192
Le trouble comme processus créateur ou scène instituante.....	196
Le trouble omniprésent dans l'intervention	198
5. RÉCITS D INTERVENTION	203
<i>Une organisation démocratique et... pathologique</i>	204
Éléments de contexte	204
Éléments d'analyse.....	208
Les effets de l'intervention	214
<i>Un projet d'établissement en échec ou</i>	
<i>les multiples visages du trouble</i>	219
Le contexte de l'intervention	220
Quelques aspects de l'intervention.....	223
Analyses et réactions.....	227
Où cognitif et psychoaffectif se mêlent.....	230
CONCLUSION GÉNÉRALE	237
POSTFACE, François Laplantine	243
LEXIQUE D'ANTHROPOLOGIE D'INTERVENTION	249
BIBLIOGRAPHIE	281

Indications terminologiques	157
Des postures impliquantes	159
L'ethnologue dans son terrain	160
4. VERS UNE ANTHROPOLOGIE D'INTERVENTION	165
<i>De l'anthropologie appliquée</i>	
à l'anthropologie d'intervention	166
L'anthropologie appliquée.....	167
Le modèle contractuel.....	168
La « fraternité » anthropologique	170
<i>La déambulation théorique nomade :</i>	
<i>pour en finir avec le chercheur douanier</i>	171
L'indépassable activité classificatrice	172
Contre l'esprit de propriétaire	178
Déambulation nomade entre domination, pouvoir, culture, psychisme... ..	182
<i>Éloge du trouble</i>	185
L'idéal du clair	186
Chasser le trouble ?	188
Étymologie du « trouble »	190
Le trouble comme émotion	192
Le trouble comme processus créateur ou scène instituante.....	196
Le trouble omniprésent dans l'intervention	198
5. RÉCITS D INTERVENTION	203
<i>Une organisation démocratique et... pathologique</i>	204
Éléments de contexte	204
Éléments d'analyse.....	208
Les effets de l'intervention	214
<i>Un projet d'établissement en échec ou</i>	
<i>les multiples visages du trouble</i>	219
Le contexte de l'intervention	220
Quelques aspects de l'intervention.....	223
Analyses et réactions.....	227
Où cognitif et psychoaffectif se mêlent.....	230
CONCLUSION GÉNÉRALE	237
POSTFACE, François Laplantine	243
LEXIQUE D'ANTHROPOLOGIE D'INTERVENTION	249
BIBLIOGRAPHIE	281

Indications terminologiques	157
Des postures impliquantes	159
L'ethnologue dans son terrain	160
4. VERS UNE ANTHROPOLOGIE D'INTERVENTION	165
<i>De l'anthropologie appliquée</i>	
<i>à l'anthropologie d'intervention</i>	166
L'anthropologie appliquée.....	167
Le modèle contractuel.....	168
La « fraternité » anthropologique	170
<i>La déambulation théorique nomade :</i>	
<i>pour en finir avec le chercheur douanier</i>	171
L'indépassable activité classificatrice	172
Contre l'esprit de propriétaire	178
Déambulation nomade entre domination, pouvoir, culture, psychisme... ..	182
<i>Éloge du trouble</i>	185
L'idéal du clair	186
Chasser le trouble ?	188
Étymologie du « trouble »	190
Le trouble comme émotion	192
Le trouble comme processus créateur ou scène instituant.....	196
Le trouble omniprésent dans l'intervention	198
5. RÉCITS D INTERVENTION	203
<i>Une organisation démocratique et... pathologique</i>	204
Éléments de contexte	204
Éléments d'analyse.....	208
Les effets de l'intervention	214
<i>Un projet d'établissement en échec ou</i>	
<i>les multiples visages du trouble</i>	219
Le contexte de l'intervention	220
Quelques aspects de l'intervention.....	223
Analyses et réactions.....	227
Où cognitif et psychoaffectif se mêlent.....	230
CONCLUSION GÉNÉRALE	237
POSTFACE, François Laplantine	243
LEXIQUE D'ANTHROPOLOGIE D'INTERVENTION	249
BIBLIOGRAPHIE	281

Indications terminologiques	157
Des postures impliquantes	159
L'ethnologue dans son terrain	160
4. VERS UNE ANTHROPOLOGIE D'INTERVENTION	165
<i>De l'anthropologie appliquée</i>	
<i>à l'anthropologie d'intervention</i>	166
L'anthropologie appliquée.....	167
Le modèle contractuel.....	168
La « fraternité » anthropologique	170
<i>La déambulation théorique nomade :</i>	
<i>pour en finir avec le chercheur douanier</i>	171
L'indépassable activité classificatrice	172
Contre l'esprit de propriétaire	178
Déambulation nomade entre domination, pouvoir, culture, psychisme... ..	182
<i>Éloge du trouble</i>	185
L'idéal du clair	186
Chasser le trouble ?	188
Étymologie du « trouble »	190
Le trouble comme émotion	192
Le trouble comme processus créateur ou scène instituante.....	196
Le trouble omniprésent dans l'intervention	198
5. RÉCITS D INTERVENTION	203
<i>Une organisation démocratique et... pathologique</i>	204
Éléments de contexte	204
Éléments d'analyse.....	208
Les effets de l'intervention	214
<i>Un projet d'établissement en échec ou</i>	
<i>les multiples visages du trouble</i>	219
Le contexte de l'intervention	220
Quelques aspects de l'intervention.....	223
Analyses et réactions.....	227
Où cognitif et psychoaffectif se mêlent.....	230
CONCLUSION GÉNÉRALE	237
POSTFACE, François Laplantine	243
LEXIQUE D'ANTHROPOLOGIE D'INTERVENTION	249
BIBLIOGRAPHIE	281

« S'ils sont interpellés (les scientifiques) doivent-ils répondre ou non aux questions qui leur sont posées ? Tout bien pesé, je réponds oui, c'est évident. Si l'on a la chance d'être interrogé, en tant que savant spécialiste d'un domaine quelconque, par un pouvoir quel qu'il soit, c'est tellement rare, il faut répondre. Souvent, la question est idiote, mais je crois qu'il faut répondre, au moins pour reformuler la question, c'est une espèce d'obligation civique. »

P. Bourdieu, 1997, p. 75-76.

« S'ils sont interpellés (les scientifiques) doivent-ils répondre ou non aux questions qui leur sont posées ? Tout bien pesé, je réponds oui, c'est évident. Si l'on a la chance d'être interrogé, en tant que savant spécialiste d'un domaine quelconque, par un pouvoir quel qu'il soit, c'est tellement rare, il faut répondre. Souvent, la question est idiote, mais je crois qu'il faut répondre, au moins pour reformuler la question, c'est une espèce d'obligation civique. »

P. Bourdieu, 1997, p. 75-76.

« S'ils sont interpellés (les scientifiques) doivent-ils répondre ou non aux questions qui leur sont posées ? Tout bien pesé, je réponds oui, c'est évident. Si l'on a la chance d'être interrogé, en tant que savant spécialiste d'un domaine quelconque, par un pouvoir quel qu'il soit, c'est tellement rare, il faut répondre. Souvent, la question est idiote, mais je crois qu'il faut répondre, au moins pour reformuler la question, c'est une espèce d'obligation civique. »

P. Bourdieu, 1997, p. 75-76.

« S'ils sont interpellés (les scientifiques) doivent-ils répondre ou non aux questions qui leur sont posées ? Tout bien pesé, je réponds oui, c'est évident. Si l'on a la chance d'être interrogé, en tant que savant spécialiste d'un domaine quelconque, par un pouvoir quel qu'il soit, c'est tellement rare, il faut répondre. Souvent, la question est idiote, mais je crois qu'il faut répondre, au moins pour reformuler la question, c'est une espèce d'obligation civique. »

P. Bourdieu, 1997, p. 75-76.

Préface

Voilà un ouvrage qui met vigoureusement en débat une des questions les plus importantes de la sociologie, à savoir celle des rapports du sociologue à son terrain et par là à la société. La question est abordée sous l'aspect de l'attitude – nommée la posture – que le sociologue choisit lorsqu'il fait des travaux, des enquêtes, ou encore des interventions – c'est le terme qui fâche – dans les organisations, question aujourd'hui peu traitée, voire évitée, dans les débats. Je dis « terme qui fâche » parce que l'intervention du sociologue lors des enquêtes est le plus souvent réduite à une observation tandis que la sociologie pour laquelle plaide l'auteur met au centre de la démarche une véritable intervention et non pas une observation après laquelle l'observateur serait quitte. Si le sociologue se croit quitte après une démarche qui se limiterait à une observation, c'est qu'il n'a pas compris la relation qu'implique la pratique et qu'il est alors, sinon un mauvais sociologue, du moins un sociologue incomplet.

Pour sa démonstration, l'auteur, recourant à l'histoire de la discipline, fait remarquer que la sociologie s'est, en général, tenue hors des murs de la cité. À la question de l'implication dans ces murs, les sociologues n'ont pas vraiment répondu. Ils ont plutôt voulu faire œuvre de science plutôt que de chercher à transformer la société. Dans leur ensemble, ils ont entériné l'opposition entre le savant et le politique. Voulant donner à la sociologie un statut scientifique, ils ont été amenés à accepter la coupure – le concept est central dans cet ouvrage –, la distanciation, entre la science et ce qui n'en serait pas. Ils ont donc privilégié les modes binaires de

Préface

Voilà un ouvrage qui met vigoureusement en débat une des questions les plus importantes de la sociologie, à savoir celle des rapports du sociologue à son terrain et par là à la société. La question est abordée sous l'aspect de l'attitude – nommée la posture – que le sociologue choisit lorsqu'il fait des travaux, des enquêtes, ou encore des interventions – c'est le terme qui fâche – dans les organisations, question aujourd'hui peu traitée, voire évitée, dans les débats. Je dis « terme qui fâche » parce que l'intervention du sociologue lors des enquêtes est le plus souvent réduite à une observation tandis que la sociologie pour laquelle plaide l'auteur met au centre de la démarche une véritable intervention et non pas une observation après laquelle l'observateur serait quitte. Si le sociologue se croit quitte après une démarche qui se limiterait à une observation, c'est qu'il n'a pas compris la relation qu'implique la pratique et qu'il est alors, sinon un mauvais sociologue, du moins un sociologue incomplet.

Pour sa démonstration, l'auteur, recourant à l'histoire de la discipline, fait remarquer que la sociologie s'est, en général, tenue hors des murs de la cité. À la question de l'implication dans ces murs, les sociologues n'ont pas vraiment répondu. Ils ont plutôt voulu faire œuvre de science plutôt que de chercher à transformer la société. Dans leur ensemble, ils ont entériné l'opposition entre le savant et le politique. Voulant donner à la sociologie un statut scientifique, ils ont été amenés à accepter la coupure – le concept est central dans cet ouvrage –, la distanciation, entre la science et ce qui n'en serait pas. Ils ont donc privilégié les modes binaires de

Préface

Voilà un ouvrage qui met vigoureusement en débat une des questions les plus importantes de la sociologie, à savoir celle des rapports du sociologue à son terrain et par là à la société. La question est abordée sous l'aspect de l'attitude – nommée la posture – que le sociologue choisit lorsqu'il fait des travaux, des enquêtes, ou encore des interventions – c'est le terme qui fâche – dans les organisations, question aujourd'hui peu traitée, voire évitée, dans les débats. Je dis « terme qui fâche » parce que l'intervention du sociologue lors des enquêtes est le plus souvent réduite à une observation tandis que la sociologie pour laquelle plaide l'auteur met au centre de la démarche une véritable intervention et non pas une observation après laquelle l'observateur serait quitte. Si le sociologue se croit quitte après une démarche qui se limiterait à une observation, c'est qu'il n'a pas compris la relation qu'implique la pratique et qu'il est alors, sinon un mauvais sociologue, du moins un sociologue incomplet.

Pour sa démonstration, l'auteur, recourant à l'histoire de la discipline, fait remarquer que la sociologie s'est, en général, tenue hors des murs de la cité. À la question de l'implication dans ces murs, les sociologues n'ont pas vraiment répondu. Ils ont plutôt voulu faire œuvre de science plutôt que de chercher à transformer la société. Dans leur ensemble, ils ont entériné l'opposition entre le savant et le politique. Voulant donner à la sociologie un statut scientifique, ils ont été amenés à accepter la coupure – le concept est central dans cet ouvrage –, la distanciation, entre la science et ce qui n'en serait pas. Ils ont donc privilégié les modes binaires de

Préface

Voilà un ouvrage qui met vigoureusement en débat une des questions les plus importantes de la sociologie, à savoir celle des rapports du sociologue à son terrain et par là à la société. La question est abordée sous l'aspect de l'attitude – nommée la posture – que le sociologue choisit lorsqu'il fait des travaux, des enquêtes, ou encore des interventions – c'est le terme qui fâche – dans les organisations, question aujourd'hui peu traitée, voire évitée, dans les débats. Je dis « terme qui fâche » parce que l'intervention du sociologue lors des enquêtes est le plus souvent réduite à une observation tandis que la sociologie pour laquelle plaide l'auteur met au centre de la démarche une véritable intervention et non pas une observation après laquelle l'observateur serait quitte. Si le sociologue se croit quitte après une démarche qui se limiterait à une observation, c'est qu'il n'a pas compris la relation qu'implique la pratique et qu'il est alors, sinon un mauvais sociologue, du moins un sociologue incomplet.

Pour sa démonstration, l'auteur, recourant à l'histoire de la discipline, fait remarquer que la sociologie s'est, en général, tenue hors des murs de la cité. À la question de l'implication dans ces murs, les sociologues n'ont pas vraiment répondu. Ils ont plutôt voulu faire œuvre de science plutôt que de chercher à transformer la société. Dans leur ensemble, ils ont entériné l'opposition entre le savant et le politique. Voulant donner à la sociologie un statut scientifique, ils ont été amenés à accepter la coupure – le concept est central dans cet ouvrage –, la distanciation, entre la science et ce qui n'en serait pas. Ils ont donc privilégié les modes binaires de

raisonnement, le vrai/le faux, la science/le vulgaire, l'objectif/le subjectif. Cette opposition a amené ces sociologues, étiquetés ici comme ceux du monde académique et que Gilles Herreros ne cesse de pourfendre, à enfermer la discipline dans une sorte de forteresse pour conserver un statut qu'ils pensaient scientifique. Du coup, ils l'ont empêchée de sortir du monde savant et de chercher à jouer un rôle dans la cité.

Cette coupure pourrait cependant apparaître trop radicale. Tous les ancêtres de la sociologie ont travaillé cette question, Durkheim comme Weber, Gilles Herreros le reconnaît, ont toujours introduit l'utilité sociale de leur science dans leurs réflexions. Mais il est vrai qu'en France – ceci ne vaudrait pas ou moins pour les États-Unis, la Grande-Bretagne ou l'Allemagne – la coupure a été fortement mise en œuvre. Parmi les raisons, je pense que l'héritage de la philosophie a lourdement pesé dans ce sens. L'histoire de l'entrée de la sociologie comme discipline académique plaide en ce sens : le certificat de sociologie a été enseigné en France dans le cadre de la licence de philosophie jusque dans le début des années 1960, date à laquelle apparaissent les premières facultés de sociologie. La discipline n'est enseignée de manière autonome qu'à cette date et les enquêtes empiriques commencent à ce moment seulement. Auparavant, les travaux de Le Play ou de Halbwachs avaient ouvert une voie et leurs enquêtes ont, plus clairement que les raisonnements théoriques, posé la question du rapport de l'observateur au terrain. En France, cette voie n'a que peu été suivie par la suite. Il a fallu attendre la période qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale pour voir enfin émerger la sociologie comme discipline autonome et commencer les grandes enquêtes de terrain.

La coupure aurait été très accentuée du fait de la volonté des premiers sociologues d'affirmer leur scientificité et de se positionner par rapport aux disciplines scientifiques. L'auteur a tout à fait raison de le rappeler. Ceci vaut pour les fondateurs, au XIX^e siècle. Aujourd'hui, la sociologie chercherait toujours à affirmer sa dimension scientifique pour se démarquer des sciences exactes. Peut-être. Il y a là matière à débat. Gilles Herreros indique cependant aussi une autre voie d'explication : celle de la naissance et des limites congénitales de la sociologie des organisations.

Celle-ci, en effet, a été pionnière dans l'observation des ensembles organisés. Ce fait, peu réfutable, se voit à travers les nombreux travaux d'enquête qui se sont multipliés en France depuis ces années dans les entreprises et les organisations, dans

raisonnement, le vrai/le faux, la science/le vulgaire, l'objectif/le subjectif. Cette opposition a amené ces sociologues, étiquetés ici comme ceux du monde académique et que Gilles Herreros ne cesse de pourfendre, à enfermer la discipline dans une sorte de forteresse pour conserver un statut qu'ils pensaient scientifique. Du coup, ils l'ont empêchée de sortir du monde savant et de chercher à jouer un rôle dans la cité.

Cette coupure pourrait cependant apparaître trop radicale. Tous les ancêtres de la sociologie ont travaillé cette question, Durkheim comme Weber, Gilles Herreros le reconnaît, ont toujours introduit l'utilité sociale de leur science dans leurs réflexions. Mais il est vrai qu'en France – ceci ne vaudrait pas ou moins pour les États-Unis, la Grande-Bretagne ou l'Allemagne – la coupure a été fortement mise en œuvre. Parmi les raisons, je pense que l'héritage de la philosophie a lourdement pesé dans ce sens. L'histoire de l'entrée de la sociologie comme discipline académique plaide en ce sens : le certificat de sociologie a été enseigné en France dans le cadre de la licence de philosophie jusque dans le début des années 1960, date à laquelle apparaissent les premières facultés de sociologie. La discipline n'est enseignée de manière autonome qu'à cette date et les enquêtes empiriques commencent à ce moment seulement. Auparavant, les travaux de Le Play ou de Halbwachs avaient ouvert une voie et leurs enquêtes ont, plus clairement que les raisonnements théoriques, posé la question du rapport de l'observateur au terrain. En France, cette voie n'a que peu été suivie par la suite. Il a fallu attendre la période qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale pour voir enfin émerger la sociologie comme discipline autonome et commencer les grandes enquêtes de terrain.

La coupure aurait été très accentuée du fait de la volonté des premiers sociologues d'affirmer leur scientificité et de se positionner par rapport aux disciplines scientifiques. L'auteur a tout à fait raison de le rappeler. Ceci vaut pour les fondateurs, au XIX^e siècle. Aujourd'hui, la sociologie chercherait toujours à affirmer sa dimension scientifique pour se démarquer des sciences exactes. Peut-être. Il y a là matière à débat. Gilles Herreros indique cependant aussi une autre voie d'explication : celle de la naissance et des limites congénitales de la sociologie des organisations.

Celle-ci, en effet, a été pionnière dans l'observation des ensembles organisés. Ce fait, peu réfutable, se voit à travers les nombreux travaux d'enquête qui se sont multipliés en France depuis ces années dans les entreprises et les organisations, dans

raisonnement, le vrai/le faux, la science/le vulgaire, l'objectif/le subjectif. Cette opposition a amené ces sociologues, étiquetés ici comme ceux du monde académique et que Gilles Herreros ne cesse de pourfendre, à enfermer la discipline dans une sorte de forteresse pour conserver un statut qu'ils pensaient scientifique. Du coup, ils l'ont empêchée de sortir du monde savant et de chercher à jouer un rôle dans la cité.

Cette coupure pourrait cependant apparaître trop radicale. Tous les ancêtres de la sociologie ont travaillé cette question, Durkheim comme Weber, Gilles Herreros le reconnaît, ont toujours introduit l'utilité sociale de leur science dans leurs réflexions. Mais il est vrai qu'en France – ceci ne vaudrait pas ou moins pour les États-Unis, la Grande-Bretagne ou l'Allemagne – la coupure a été fortement mise en œuvre. Parmi les raisons, je pense que l'héritage de la philosophie a lourdement pesé dans ce sens. L'histoire de l'entrée de la sociologie comme discipline académique plaide en ce sens : le certificat de sociologie a été enseigné en France dans le cadre de la licence de philosophie jusque dans le début des années 1960, date à laquelle apparaissent les premières facultés de sociologie. La discipline n'est enseignée de manière autonome qu'à cette date et les enquêtes empiriques commencent à ce moment seulement. Auparavant, les travaux de Le Play ou de Halbwachs avaient ouvert une voie et leurs enquêtes ont, plus clairement que les raisonnements théoriques, posé la question du rapport de l'observateur au terrain. En France, cette voie n'a que peu été suivie par la suite. Il a fallu attendre la période qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale pour voir enfin émerger la sociologie comme discipline autonome et commencer les grandes enquêtes de terrain.

La coupure aurait été très accentuée du fait de la volonté des premiers sociologues d'affirmer leur scientificité et de se positionner par rapport aux disciplines scientifiques. L'auteur a tout à fait raison de le rappeler. Ceci vaut pour les fondateurs, au XIX^e siècle. Aujourd'hui, la sociologie chercherait toujours à affirmer sa dimension scientifique pour se démarquer des sciences exactes. Peut-être. Il y a là matière à débat. Gilles Herreros indique cependant aussi une autre voie d'explication : celle de la naissance et des limites congénitales de la sociologie des organisations.

Celle-ci, en effet, a été pionnière dans l'observation des ensembles organisés. Ce fait, peu réfutable, se voit à travers les nombreux travaux d'enquête qui se sont multipliés en France depuis ces années dans les entreprises et les organisations, dans

raisonnement, le vrai/le faux, la science/le vulgaire, l'objectif/le subjectif. Cette opposition a amené ces sociologues, étiquetés ici comme ceux du monde académique et que Gilles Herreros ne cesse de pourfendre, à enfermer la discipline dans une sorte de forteresse pour conserver un statut qu'ils pensaient scientifique. Du coup, ils l'ont empêchée de sortir du monde savant et de chercher à jouer un rôle dans la cité.

Cette coupure pourrait cependant apparaître trop radicale. Tous les ancêtres de la sociologie ont travaillé cette question, Durkheim comme Weber, Gilles Herreros le reconnaît, ont toujours introduit l'utilité sociale de leur science dans leurs réflexions. Mais il est vrai qu'en France – ceci ne vaudrait pas ou moins pour les États-Unis, la Grande-Bretagne ou l'Allemagne – la coupure a été fortement mise en œuvre. Parmi les raisons, je pense que l'héritage de la philosophie a lourdement pesé dans ce sens. L'histoire de l'entrée de la sociologie comme discipline académique plaide en ce sens : le certificat de sociologie a été enseigné en France dans le cadre de la licence de philosophie jusque dans le début des années 1960, date à laquelle apparaissent les premières facultés de sociologie. La discipline n'est enseignée de manière autonome qu'à cette date et les enquêtes empiriques commencent à ce moment seulement. Auparavant, les travaux de Le Play ou de Halbwachs avaient ouvert une voie et leurs enquêtes ont, plus clairement que les raisonnements théoriques, posé la question du rapport de l'observateur au terrain. En France, cette voie n'a que peu été suivie par la suite. Il a fallu attendre la période qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale pour voir enfin émerger la sociologie comme discipline autonome et commencer les grandes enquêtes de terrain.

La coupure aurait été très accentuée du fait de la volonté des premiers sociologues d'affirmer leur scientificité et de se positionner par rapport aux disciplines scientifiques. L'auteur a tout à fait raison de le rappeler. Ceci vaut pour les fondateurs, au XIX^e siècle. Aujourd'hui, la sociologie chercherait toujours à affirmer sa dimension scientifique pour se démarquer des sciences exactes. Peut-être. Il y a là matière à débat. Gilles Herreros indique cependant aussi une autre voie d'explication : celle de la naissance et des limites congénitales de la sociologie des organisations.

Celle-ci, en effet, a été pionnière dans l'observation des ensembles organisés. Ce fait, peu réfutable, se voit à travers les nombreux travaux d'enquête qui se sont multipliés en France depuis ces années dans les entreprises et les organisations, dans

les universités et au CNRS, créé lui aussi après la guerre, avec une forte composante dans les sciences humaines. Les conclusions de ces travaux ont toujours visé, à travers l'analyse du fonctionnement de l'organisation, sinon à une transformation sociale, au moins à une amélioration de ce fonctionnement. L'apport essentiel de Crozier (Le phénomène bureaucratique date de 1963) a été de montrer que la bureaucratie ne menait pas à un fonctionnement harmonieux comme semblait le penser Weber. Au départ de l'analyse stratégique, il y a donc la critique de la bureaucratie à travers une étude très fine (un modèle d'enquête sociologique) de deux organisations bureaucratiques. Le milieu universitaire a longtemps reproché à cette sociologie d'être au service des organisateurs et du pouvoir et – Ô horreur ! – du pouvoir patronal, du capitalisme. Négligeant ces attaques, cette intuition a poussé Crozier et les jeunes chercheurs qui gravitaient autour de lui à fonder, au début des années 1970, l'Association pour le développement des sciences sociales appliquées (l'ADSSA). L'intuition qui présidait à sa fondation s'appuie sur l'idée de l'utilité de la sociologie, en particulier pour améliorer le fonctionnement de l'entreprise. Par la suite, Sainsaulieu orientera ses analyses vers l'étude des collectifs constitués dans l'organisation. Il me semble possible de dire que le Mouvement antiutilitariste dans les sciences sociales (le MAUSS), créé en 1981, a trouvé l'idée de l'utilité de la sociologie telle que la pensaient les fondateurs de l'ADSSA trop limitée à l'organisation proprement dite. Un des fondements de l'attitude du MAUSS est le refus de dissocier les discussions proprement scientifiques de leurs enjeux éthiques et politiques. En ce sens ses fondateurs rejoignent les intuitions de Gilles Herreros.

Celui-ci, en effet, insiste sur le refus de la dissociation, mais dans une direction différente. Il croit pouvoir pointer une limite beaucoup plus importante : les sociologues des organisations se seraient enfermés dans une attitude qui se veut scientifique, mais limitée à l'organisation proprement dite. Ils auraient reculé devant la problématique de l'intervention. Si la sociologie des organisations a bien été la première à entrer dans l'entreprise, ces sociologues se seraient arrêtés au milieu du gué, ils n'auraient pas voulu ou pas cherché à aller plus loin que la connaissance de l'organisation, ne cherchant pas à la transformer, selon les vœux de l'auteur, en direction d'une véritable intervention.

On est là au centre de l'intuition que Gilles Herreros développe dans cet ouvrage. Il a lui-même beaucoup pratiqué la sociologie des

les universités et au CNRS, créé lui aussi après la guerre, avec une forte composante dans les sciences humaines. Les conclusions de ces travaux ont toujours visé, à travers l'analyse du fonctionnement de l'organisation, sinon à une transformation sociale, au moins à une amélioration de ce fonctionnement. L'apport essentiel de Crozier (Le phénomène bureaucratique date de 1963) a été de montrer que la bureaucratie ne menait pas à un fonctionnement harmonieux comme semblait le penser Weber. Au départ de l'analyse stratégique, il y a donc la critique de la bureaucratie à travers une étude très fine (un modèle d'enquête sociologique) de deux organisations bureaucratiques. Le milieu universitaire a longtemps reproché à cette sociologie d'être au service des organisateurs et du pouvoir et – Ô horreur ! – du pouvoir patronal, du capitalisme. Négligeant ces attaques, cette intuition a poussé Crozier et les jeunes chercheurs qui gravitaient autour de lui à fonder, au début des années 1970, l'Association pour le développement des sciences sociales appliquées (l'ADSSA). L'intuition qui présidait à sa fondation s'appuie sur l'idée de l'utilité de la sociologie, en particulier pour améliorer le fonctionnement de l'entreprise. Par la suite, Sainsaulieu orientera ses analyses vers l'étude des collectifs constitués dans l'organisation. Il me semble possible de dire que le Mouvement antiutilitariste dans les sciences sociales (le MAUSS), créé en 1981, a trouvé l'idée de l'utilité de la sociologie telle que la pensaient les fondateurs de l'ADSSA trop limitée à l'organisation proprement dite. Un des fondements de l'attitude du MAUSS est le refus de dissocier les discussions proprement scientifiques de leurs enjeux éthiques et politiques. En ce sens ses fondateurs rejoignent les intuitions de Gilles Herreros.

Celui-ci, en effet, insiste sur le refus de la dissociation, mais dans une direction différente. Il croit pouvoir pointer une limite beaucoup plus importante : les sociologues des organisations se seraient enfermés dans une attitude qui se veut scientifique, mais limitée à l'organisation proprement dite. Ils auraient reculé devant la problématique de l'intervention. Si la sociologie des organisations a bien été la première à entrer dans l'entreprise, ces sociologues se seraient arrêtés au milieu du gué, ils n'auraient pas voulu ou pas cherché à aller plus loin que la connaissance de l'organisation, ne cherchant pas à la transformer, selon les vœux de l'auteur, en direction d'une véritable intervention.

On est là au centre de l'intuition que Gilles Herreros développe dans cet ouvrage. Il a lui-même beaucoup pratiqué la sociologie des

les universités et au CNRS, créé lui aussi après la guerre, avec une forte composante dans les sciences humaines. Les conclusions de ces travaux ont toujours visé, à travers l'analyse du fonctionnement de l'organisation, sinon à une transformation sociale, au moins à une amélioration de ce fonctionnement. L'apport essentiel de Crozier (Le phénomène bureaucratique date de 1963) a été de montrer que la bureaucratie ne menait pas à un fonctionnement harmonieux comme semblait le penser Weber. Au départ de l'analyse stratégique, il y a donc la critique de la bureaucratie à travers une étude très fine (un modèle d'enquête sociologique) de deux organisations bureaucratiques. Le milieu universitaire a longtemps reproché à cette sociologie d'être au service des organisateurs et du pouvoir et – Ô horreur ! – du pouvoir patronal, du capitalisme. Négligeant ces attaques, cette intuition a poussé Crozier et les jeunes chercheurs qui gravitaient autour de lui à fonder, au début des années 1970, l'Association pour le développement des sciences sociales appliquées (l'ADSSA). L'intuition qui présidait à sa fondation s'appuie sur l'idée de l'utilité de la sociologie, en particulier pour améliorer le fonctionnement de l'entreprise. Par la suite, Sainsaulieu orientera ses analyses vers l'étude des collectifs constitués dans l'organisation. Il me semble possible de dire que le Mouvement antiutilitariste dans les sciences sociales (le MAUSS), créé en 1981, a trouvé l'idée de l'utilité de la sociologie telle que la pensaient les fondateurs de l'ADSSA trop limitée à l'organisation proprement dite. Un des fondements de l'attitude du MAUSS est le refus de dissocier les discussions proprement scientifiques de leurs enjeux éthiques et politiques. En ce sens ses fondateurs rejoignent les intuitions de Gilles Herreros.

Celui-ci, en effet, insiste sur le refus de la dissociation, mais dans une direction différente. Il croit pouvoir pointer une limite beaucoup plus importante : les sociologues des organisations se seraient enfermés dans une attitude qui se veut scientifique, mais limitée à l'organisation proprement dite. Ils auraient reculé devant la problématique de l'intervention. Si la sociologie des organisations a bien été la première à entrer dans l'entreprise, ces sociologues se seraient arrêtés au milieu du gué, ils n'auraient pas voulu ou pas cherché à aller plus loin que la connaissance de l'organisation, ne cherchant pas à la transformer, selon les vœux de l'auteur, en direction d'une véritable intervention.

On est là au centre de l'intuition que Gilles Herreros développe dans cet ouvrage. Il a lui-même beaucoup pratiqué la sociologie des

les universités et au CNRS, créé lui aussi après la guerre, avec une forte composante dans les sciences humaines. Les conclusions de ces travaux ont toujours visé, à travers l'analyse du fonctionnement de l'organisation, sinon à une transformation sociale, au moins à une amélioration de ce fonctionnement. L'apport essentiel de Crozier (Le phénomène bureaucratique date de 1963) a été de montrer que la bureaucratie ne menait pas à un fonctionnement harmonieux comme semblait le penser Weber. Au départ de l'analyse stratégique, il y a donc la critique de la bureaucratie à travers une étude très fine (un modèle d'enquête sociologique) de deux organisations bureaucratiques. Le milieu universitaire a longtemps reproché à cette sociologie d'être au service des organisateurs et du pouvoir et – Ô horreur ! – du pouvoir patronal, du capitalisme. Négligeant ces attaques, cette intuition a poussé Crozier et les jeunes chercheurs qui gravitaient autour de lui à fonder, au début des années 1970, l'Association pour le développement des sciences sociales appliquées (l'ADSSA). L'intuition qui présidait à sa fondation s'appuie sur l'idée de l'utilité de la sociologie, en particulier pour améliorer le fonctionnement de l'entreprise. Par la suite, Sainsaulieu orientera ses analyses vers l'étude des collectifs constitués dans l'organisation. Il me semble possible de dire que le Mouvement antiutilitariste dans les sciences sociales (le MAUSS), créé en 1981, a trouvé l'idée de l'utilité de la sociologie telle que la pensaient les fondateurs de l'ADSSA trop limitée à l'organisation proprement dite. Un des fondements de l'attitude du MAUSS est le refus de dissocier les discussions proprement scientifiques de leurs enjeux éthiques et politiques. En ce sens ses fondateurs rejoignent les intuitions de Gilles Herreros.

Celui-ci, en effet, insiste sur le refus de la dissociation, mais dans une direction différente. Il croit pouvoir pointer une limite beaucoup plus importante : les sociologues des organisations se seraient enfermés dans une attitude qui se veut scientifique, mais limitée à l'organisation proprement dite. Ils auraient reculé devant la problématique de l'intervention. Si la sociologie des organisations a bien été la première à entrer dans l'entreprise, ces sociologues se seraient arrêtés au milieu du gué, ils n'auraient pas voulu ou pas cherché à aller plus loin que la connaissance de l'organisation, ne cherchant pas à la transformer, selon les vœux de l'auteur, en direction d'une véritable intervention.

On est là au centre de l'intuition que Gilles Herreros développe dans cet ouvrage. Il a lui-même beaucoup pratiqué la sociologie des

organisations dans son corpus classique. Je peux personnellement en témoigner. Au début des années 1980, parce qu'il maîtrisait parfaitement les connaissances de ce corpus et qu'il le pratiquait avec bonheur, j'ai accueilli Gilles au laboratoire de recherches (le Glysi) que j'avais créé et que je dirigeais à Lyon. Cette maîtrise lui a permis ensuite d'être recruté comme maître de conférences à l'université.

Aujourd'hui, il veut aller plus loin, il veut continuer le travail entrepris, participer au désenclavement du monde de l'académie et de la coupure entre la science et la transformation sociale, et pour cela dépasser le corpus classique. Passer de la sociologie des organisations à une sociologie d'intervention. Il pense que la première s'est enfermée dans ses concepts et qu'il y a nécessité de la dépasser ou de la déborder. Sa conviction profonde est que la sociologie a vocation à être utile et utilisée, non seulement pour observer les dysfonctionnements des organisations et en restituer l'analyse à ces acteurs, mais pour aider ces acteurs à modifier leurs comportements. La sociologie a pour fonction d'intervenir en aidant les acteurs à se transformer eux-mêmes.

Pour argumenter cette thèse, Gilles Herreros va passer à la fois par un thème quasi philosophique, celui de l'avènement du sujet, et par un recours à la psychologie et à l'anthropologie. Sur l'avènement du sujet (qui est orthographié « advènement », sans doute pour renforcer l'argument) : la pratique habituelle de la sociologie, combattue par l'auteur, consiste à ensevelir le sujet sous l'objet. L'objet est montré comme ce qui est dessus, connaissable, le sujet comme ce qui est dessous, enfoui en un mot : assujetti. Cette distinction vient de l'épistémologie de la coupure, selon laquelle, d'après Bachelard et aussi Durkheim, il n'est pas possible de bâtir une connaissance sans transformer les choses du social en objets d'une discipline. Pour faire de la science, il faut, dans cette interprétation, enfouir le sujet sous l'objet, faisant disparaître le premier. Il n'y aurait de scientifique que si, derrière la subjectivité, les apparences, le donné du quotidien, c'est-à-dire la connaissance ordinaire et le sens commun, le savant parvenait à construire des objets, à produire de l'objectif. On est en présence du processus de la modernité où la place des objets se fait de plus en plus importante. Le taylorisme a été de cette nature et le modèle des ingénieurs est devenu celui des sciences sociales. Gilles Herreros a une phrase très éclairante : « La croyance que nourrissent les spécialistes des sciences sociales dans les vertus objectivantes de leurs méthodes

organisations dans son corpus classique. Je peux personnellement en témoigner. Au début des années 1980, parce qu'il maîtrisait parfaitement les connaissances de ce corpus et qu'il le pratiquait avec bonheur, j'ai accueilli Gilles au laboratoire de recherches (le Glysi) que j'avais créé et que je dirigeais à Lyon. Cette maîtrise lui a permis ensuite d'être recruté comme maître de conférences à l'université.

Aujourd'hui, il veut aller plus loin, il veut continuer le travail entrepris, participer au désenclavement du monde de l'académie et de la coupure entre la science et la transformation sociale, et pour cela dépasser le corpus classique. Passer de la sociologie des organisations à une sociologie d'intervention. Il pense que la première s'est enfermée dans ses concepts et qu'il y a nécessité de la dépasser ou de la déborder. Sa conviction profonde est que la sociologie a vocation à être utile et utilisée, non seulement pour observer les dysfonctionnements des organisations et en restituer l'analyse à ces acteurs, mais pour aider ces acteurs à modifier leurs comportements. La sociologie a pour fonction d'intervenir en aidant les acteurs à se transformer eux-mêmes.

Pour argumenter cette thèse, Gilles Herreros va passer à la fois par un thème quasi philosophique, celui de l'avènement du sujet, et par un recours à la psychologie et à l'anthropologie. Sur l'avènement du sujet (qui est orthographié « advènement », sans doute pour renforcer l'argument) : la pratique habituelle de la sociologie, combattue par l'auteur, consiste à ensevelir le sujet sous l'objet. L'objet est montré comme ce qui est dessus, connaissable, le sujet comme ce qui est dessous, enfoui en un mot : assujetti. Cette distinction vient de l'épistémologie de la coupure, selon laquelle, d'après Bachelard et aussi Durkheim, il n'est pas possible de bâtir une connaissance sans transformer les choses du social en objets d'une discipline. Pour faire de la science, il faut, dans cette interprétation, enfouir le sujet sous l'objet, faisant disparaître le premier. Il n'y aurait de scientifique que si, derrière la subjectivité, les apparences, le donné du quotidien, c'est-à-dire la connaissance ordinaire et le sens commun, le savant parvenait à construire des objets, à produire de l'objectif. On est en présence du processus de la modernité où la place des objets se fait de plus en plus importante. Le taylorisme a été de cette nature et le modèle des ingénieurs est devenu celui des sciences sociales. Gilles Herreros a une phrase très éclairante : « La croyance que nourrissent les spécialistes des sciences sociales dans les vertus objectivantes de leurs méthodes

organisations dans son corpus classique. Je peux personnellement en témoigner. Au début des années 1980, parce qu'il maîtrisait parfaitement les connaissances de ce corpus et qu'il le pratiquait avec bonheur, j'ai accueilli Gilles au laboratoire de recherches (le Glysi) que j'avais créé et que je dirigeais à Lyon. Cette maîtrise lui a permis ensuite d'être recruté comme maître de conférences à l'université.

Aujourd'hui, il veut aller plus loin, il veut continuer le travail entrepris, participer au désenclavement du monde de l'académie et de la coupure entre la science et la transformation sociale, et pour cela dépasser le corpus classique. Passer de la sociologie des organisations à une sociologie d'intervention. Il pense que la première s'est enfermée dans ses concepts et qu'il y a nécessité de la dépasser ou de la déborder. Sa conviction profonde est que la sociologie a vocation à être utile et utilisée, non seulement pour observer les dysfonctionnements des organisations et en restituer l'analyse à ces acteurs, mais pour aider ces acteurs à modifier leurs comportements. La sociologie a pour fonction d'intervenir en aidant les acteurs à se transformer eux-mêmes.

Pour argumenter cette thèse, Gilles Herreros va passer à la fois par un thème quasi philosophique, celui de l'avènement du sujet, et par un recours à la psychologie et à l'anthropologie. Sur l'avènement du sujet (qui est orthographié « advènement », sans doute pour renforcer l'argument) : la pratique habituelle de la sociologie, combattue par l'auteur, consiste à ensevelir le sujet sous l'objet. L'objet est montré comme ce qui est dessus, connaissable, le sujet comme ce qui est dessous, enfoui en un mot : assujetti. Cette distinction vient de l'épistémologie de la coupure, selon laquelle, d'après Bachelard et aussi Durkheim, il n'est pas possible de bâtir une connaissance sans transformer les choses du social en objets d'une discipline. Pour faire de la science, il faut, dans cette interprétation, enfouir le sujet sous l'objet, faisant disparaître le premier. Il n'y aurait de scientifique que si, derrière la subjectivité, les apparences, le donné du quotidien, c'est-à-dire la connaissance ordinaire et le sens commun, le savant parvenait à construire des objets, à produire de l'objectif. On est en présence du processus de la modernité où la place des objets se fait de plus en plus importante. Le taylorisme a été de cette nature et le modèle des ingénieurs est devenu celui des sciences sociales. Gilles Herreros a une phrase très éclairante : « La croyance que nourrissent les spécialistes des sciences sociales dans les vertus objectivantes de leurs méthodes

organisations dans son corpus classique. Je peux personnellement en témoigner. Au début des années 1980, parce qu'il maîtrisait parfaitement les connaissances de ce corpus et qu'il le pratiquait avec bonheur, j'ai accueilli Gilles au laboratoire de recherches (le Glysi) que j'avais créé et que je dirigeais à Lyon. Cette maîtrise lui a permis ensuite d'être recruté comme maître de conférences à l'université.

Aujourd'hui, il veut aller plus loin, il veut continuer le travail entrepris, participer au désenclavement du monde de l'académie et de la coupure entre la science et la transformation sociale, et pour cela dépasser le corpus classique. Passer de la sociologie des organisations à une sociologie d'intervention. Il pense que la première s'est enfermée dans ses concepts et qu'il y a nécessité de la dépasser ou de la déborder. Sa conviction profonde est que la sociologie a vocation à être utile et utilisée, non seulement pour observer les dysfonctionnements des organisations et en restituer l'analyse à ces acteurs, mais pour aider ces acteurs à modifier leurs comportements. La sociologie a pour fonction d'intervenir en aidant les acteurs à se transformer eux-mêmes.

Pour argumenter cette thèse, Gilles Herreros va passer à la fois par un thème quasi philosophique, celui de l'avènement du sujet, et par un recours à la psychologie et à l'anthropologie. Sur l'avènement du sujet (qui est orthographié « advènement », sans doute pour renforcer l'argument) : la pratique habituelle de la sociologie, combattue par l'auteur, consiste à ensevelir le sujet sous l'objet. L'objet est montré comme ce qui est dessus, connaissable, le sujet comme ce qui est dessous, enfoui en un mot : assujetti. Cette distinction vient de l'épistémologie de la coupure, selon laquelle, d'après Bachelard et aussi Durkheim, il n'est pas possible de bâtir une connaissance sans transformer les choses du social en objets d'une discipline. Pour faire de la science, il faut, dans cette interprétation, enfouir le sujet sous l'objet, faisant disparaître le premier. Il n'y aurait de scientifique que si, derrière la subjectivité, les apparences, le donné du quotidien, c'est-à-dire la connaissance ordinaire et le sens commun, le savant parvenait à construire des objets, à produire de l'objectif. On est en présence du processus de la modernité où la place des objets se fait de plus en plus importante. Le taylorisme a été de cette nature et le modèle des ingénieurs est devenu celui des sciences sociales. Gilles Herreros a une phrase très éclairante : « La croyance que nourrissent les spécialistes des sciences sociales dans les vertus objectivantes de leurs méthodes

est de même nature que celle développée par les ingénieurs et autres managers à l'égard de leurs machines et de leurs dispositifs techniques. » Ces chercheurs croient dans ce qu'ils nomment les faits, ils croient que leurs « faitiches » produiraient le réel. Les sociologues voueraient une vraie dévotion à ces nouveaux totems que sont les objets techniques ou les données objectives. Ils cherchent alors à faire disparaître le monde des subjectivités, qu'ils ignorent ou déconstruisent, pour leur substituer des constructions objectivantes. La prééminence de l'objet et l'oubli du sujet sont inscrits dans le processus de la modernité. La modernité, selon les sociologues, se caractériserait par l'émergence de la raison et la transformation de l'instrument de la raison en raison instrumentale. Si la charge est un peu forte, voire outrée, l'intuition est vraie. Et c'est à une révision qu'invite Gilles Herreros.

Le recours aux autres sciences humaines – la psychologie, la psychosociologie, l'histoire et l'anthropologie – se fait selon un appel à combler la césure avec la sociologie. G.H. Mead est mobilisé, qui s'efforce de penser l'individu comme un sujet non dissous au sein d'une entité globale. Il trouve sa place à condition de se débarrasser de la conception sociologique classique qui réintroduit l'idée du primat du social sur toute chose, notamment sur le sujet. Référence est faite aussi aux travaux de Touraine qui mettent l'accent sur la redécouverte du sujet. Sauf que, si le sujet est, avec la Raison, le point d'ancrage de la modernité, le sujet pour Touraine n'existe que comme mouvement social, et qu'il le définit en termes d'acteur et de conflits sociaux. Touraine demeure à distance de l'individu psychologisé. Or, pour Gilles Herreros, « le sujet historique et le sujet psychologique ne sont pas séparés, dissociés en des réalités contraires. Dans les organisations, le sociologue rencontre l'un et l'autre ; les individus, les collectifs y sont présents avec leurs dimensions psychiques comme historiques et c'est avec elles qu'il travaille. La logique de la disjonction ne nous semble pas devoir être retenue ».

C'est du côté des cliniciens, psychologues, psychanalystes et anthropologues que le sociologue d'intervention trouve une définition du sujet qui correspond à sa pratique ou du moins à la visée de sa pratique. Ce sujet est auteur de lui-même. Il est aussi un acteur, mais dont la caractéristique principale est qu'il n'est jamais enfermé dans un scénario – les structures sociales – qui aurait été écrit pour lui. Ce sujet, partiellement insaisissable car il doit en permanence se compléter lui-même, est désir de vivre, tiraillé, en tension. Il existe

est de même nature que celle développée par les ingénieurs et autres managers à l'égard de leurs machines et de leurs dispositifs techniques. » Ces chercheurs croient dans ce qu'ils nomment les faits, ils croient que leurs « faitiches » produiraient le réel. Les sociologues voueraient une vraie dévotion à ces nouveaux totems que sont les objets techniques ou les données objectives. Ils cherchent alors à faire disparaître le monde des subjectivités, qu'ils ignorent ou déconstruisent, pour leur substituer des constructions objectivantes. La prééminence de l'objet et l'oubli du sujet sont inscrits dans le processus de la modernité. La modernité, selon les sociologues, se caractériserait par l'émergence de la raison et la transformation de l'instrument de la raison en raison instrumentale. Si la charge est un peu forte, voire outrée, l'intuition est vraie. Et c'est à une révision qu'invite Gilles Herreros.

Le recours aux autres sciences humaines – la psychologie, la psychosociologie, l'histoire et l'anthropologie – se fait selon un appel à combler la césure avec la sociologie. G.H. Mead est mobilisé, qui s'efforce de penser l'individu comme un sujet non dissous au sein d'une entité globale. Il trouve sa place à condition de se débarrasser de la conception sociologique classique qui réintroduit l'idée du primat du social sur toute chose, notamment sur le sujet. Référence est faite aussi aux travaux de Touraine qui mettent l'accent sur la redécouverte du sujet. Sauf que, si le sujet est, avec la Raison, le point d'ancrage de la modernité, le sujet pour Touraine n'existe que comme mouvement social, et qu'il le définit en termes d'acteur et de conflits sociaux. Touraine demeure à distance de l'individu psychologisé. Or, pour Gilles Herreros, « le sujet historique et le sujet psychologique ne sont pas séparés, dissociés en des réalités contraires. Dans les organisations, le sociologue rencontre l'un et l'autre ; les individus, les collectifs y sont présents avec leurs dimensions psychiques comme historiques et c'est avec elles qu'il travaille. La logique de la disjonction ne nous semble pas devoir être retenue ».

C'est du côté des cliniciens, psychologues, psychanalystes et anthropologues que le sociologue d'intervention trouve une définition du sujet qui correspond à sa pratique ou du moins à la visée de sa pratique. Ce sujet est auteur de lui-même. Il est aussi un acteur, mais dont la caractéristique principale est qu'il n'est jamais enfermé dans un scénario – les structures sociales – qui aurait été écrit pour lui. Ce sujet, partiellement insaisissable car il doit en permanence se compléter lui-même, est désir de vivre, tiraillé, en tension. Il existe

est de même nature que celle développée par les ingénieurs et autres managers à l'égard de leurs machines et de leurs dispositifs techniques. » Ces chercheurs croient dans ce qu'ils nomment les faits, ils croient que leurs « faitiches » produiraient le réel. Les sociologues voueraient une vraie dévotion à ces nouveaux totems que sont les objets techniques ou les données objectives. Ils cherchent alors à faire disparaître le monde des subjectivités, qu'ils ignorent ou déconstruisent, pour leur substituer des constructions objectivantes. La prééminence de l'objet et l'oubli du sujet sont inscrits dans le processus de la modernité. La modernité, selon les sociologues, se caractériserait par l'émergence de la raison et la transformation de l'instrument de la raison en raison instrumentale. Si la charge est un peu forte, voire outrée, l'intuition est vraie. Et c'est à une révision qu'invite Gilles Herreros.

Le recours aux autres sciences humaines – la psychologie, la psychosociologie, l'histoire et l'anthropologie – se fait selon un appel à combler la césure avec la sociologie. G.H. Mead est mobilisé, qui s'efforce de penser l'individu comme un sujet non dissous au sein d'une entité globale. Il trouve sa place à condition de se débarrasser de la conception sociologique classique qui réintroduit l'idée du primat du social sur toute chose, notamment sur le sujet. Référence est faite aussi aux travaux de Touraine qui mettent l'accent sur la redécouverte du sujet. Sauf que, si le sujet est, avec la Raison, le point d'ancrage de la modernité, le sujet pour Touraine n'existe que comme mouvement social, et qu'il le définit en termes d'acteur et de conflits sociaux. Touraine demeure à distance de l'individu psychologisé. Or, pour Gilles Herreros, « le sujet historique et le sujet psychologique ne sont pas séparés, dissociés en des réalités contraires. Dans les organisations, le sociologue rencontre l'un et l'autre ; les individus, les collectifs y sont présents avec leurs dimensions psychiques comme historiques et c'est avec elles qu'il travaille. La logique de la disjonction ne nous semble pas devoir être retenue ».

C'est du côté des cliniciens, psychologues, psychanalystes et anthropologues que le sociologue d'intervention trouve une définition du sujet qui correspond à sa pratique ou du moins à la visée de sa pratique. Ce sujet est auteur de lui-même. Il est aussi un acteur, mais dont la caractéristique principale est qu'il n'est jamais enfermé dans un scénario – les structures sociales – qui aurait été écrit pour lui. Ce sujet, partiellement insaisissable car il doit en permanence se compléter lui-même, est désir de vivre, tiraillé, en tension. Il existe

est de même nature que celle développée par les ingénieurs et autres managers à l'égard de leurs machines et de leurs dispositifs techniques. » Ces chercheurs croient dans ce qu'ils nomment les faits, ils croient que leurs « faitiches » produiraient le réel. Les sociologues voueraient une vraie dévotion à ces nouveaux totems que sont les objets techniques ou les données objectives. Ils cherchent alors à faire disparaître le monde des subjectivités, qu'ils ignorent ou déconstruisent, pour leur substituer des constructions objectivantes. La prééminence de l'objet et l'oubli du sujet sont inscrits dans le processus de la modernité. La modernité, selon les sociologues, se caractériserait par l'émergence de la raison et la transformation de l'instrument de la raison en raison instrumentale. Si la charge est un peu forte, voire outrée, l'intuition est vraie. Et c'est à une révision qu'invite Gilles Herreros.

Le recours aux autres sciences humaines – la psychologie, la psychosociologie, l'histoire et l'anthropologie – se fait selon un appel à combler la césure avec la sociologie. G.H. Mead est mobilisé, qui s'efforce de penser l'individu comme un sujet non dissous au sein d'une entité globale. Il trouve sa place à condition de se débarrasser de la conception sociologique classique qui réintroduit l'idée du primat du social sur toute chose, notamment sur le sujet. Référence est faite aussi aux travaux de Touraine qui mettent l'accent sur la redécouverte du sujet. Sauf que, si le sujet est, avec la Raison, le point d'ancrage de la modernité, le sujet pour Touraine n'existe que comme mouvement social, et qu'il le définit en termes d'acteur et de conflits sociaux. Touraine demeure à distance de l'individu psychologisé. Or, pour Gilles Herreros, « le sujet historique et le sujet psychologique ne sont pas séparés, dissociés en des réalités contraires. Dans les organisations, le sociologue rencontre l'un et l'autre ; les individus, les collectifs y sont présents avec leurs dimensions psychiques comme historiques et c'est avec elles qu'il travaille. La logique de la disjonction ne nous semble pas devoir être retenue ».

C'est du côté des cliniciens, psychologues, psychanalystes et anthropologues que le sociologue d'intervention trouve une définition du sujet qui correspond à sa pratique ou du moins à la visée de sa pratique. Ce sujet est auteur de lui-même. Il est aussi un acteur, mais dont la caractéristique principale est qu'il n'est jamais enfermé dans un scénario – les structures sociales – qui aurait été écrit pour lui. Ce sujet, partiellement insaisissable car il doit en permanence se compléter lui-même, est désir de vivre, tiraillé, en tension. Il existe

dans la mesure où il parvient à produire du sens, faire sens, sur la tension qui le constitue. On voit l'intuition, la visée. Elle gagnerait à être précisée et approfondie, en particulier dans une analyse du concept de liberté. L'homme est sujet autonome mais dans une autonomie qui est en permanence à reconstruire. Et les analyses du groupe dans son psychisme permettent d'approcher l'imaginaire groupal et de deviner l'influence de cet imaginaire sur la constitution du sujet. De même est mobilisée l'ethnopsychiatrie qui fait le lien entre le sujet singulier et groupal et la société. Il existe un inconscient culturel qui permet de distinguer ce qui relève d'une société malade de ce qui dépend davantage d'un individu en souffrance.

La démarche se veut multidimensionnelle, mobilisant de nombreuses sciences humaines, dans leurs approches et dans leurs incertitudes. Pour donner à voir ce que serait une anthropologie d'intervention, Gilles Herreros présente, dans un chapitre, la démarche et le résultat de deux interventions menées avec des collègues. Elles sont exposées sous forme de récits. Au-delà du diagnostic des dysfonctionnements des deux organisations, la démarche aboutit à mettre en lumière les pathologies de ces organisations et la responsabilité des organisateurs, acteurs et coproducteurs de ces pathologies. Ce qui inévitablement a débouché sur des conflits avec les commanditaires des enquêtes, coresponsables des dysfonctionnements observés. On est dans une approche globale des organisations, qui ne se contente pas de pointer les dysfonctionnements et d'en avancer prudemment les raisons, mais qui met en pleine lumière les pathologies engendrées par les directions.

Le sociologue d'intervention veut faire advenir le sujet, parce que sans cette venue, le fonctionnement de l'ensemble ne peut être totalement mis en lumière. L'ambition est grande, elle s'appuie, on l'a vu, sur un vaste ensemble de sciences humaines. Dans les organisations, il s'agit de comprendre ce qui se joue et non de se contenter de décrire les fonctionnements. Un exemple tiré du domaine de l'éducation est éclairant : pour tenter de résoudre les problèmes dans ce secteur, il s'agit de collaborer avec les enseignants pour comprendre la manière dont se posent les questions, conflits et dysfonctionnements. Collaborer avec eux, c'est aussi les faire se remettre en question. Par cette démarche, l'ethnométhodologue ne se contente pas de dénoncer la domination ou la bureaucratie, mais il cherche à montrer que les situations sont le résultat de l'accomplissement des sujets et donc renvoie la ques-

dans la mesure où il parvient à produire du sens, faire sens, sur la tension qui le constitue. On voit l'intuition, la visée. Elle gagnerait à être précisée et approfondie, en particulier dans une analyse du concept de liberté. L'homme est sujet autonome mais dans une autonomie qui est en permanence à reconstruire. Et les analyses du groupe dans son psychisme permettent d'approcher l'imaginaire groupal et de deviner l'influence de cet imaginaire sur la constitution du sujet. De même est mobilisée l'ethnopsychiatrie qui fait le lien entre le sujet singulier et groupal et la société. Il existe un inconscient culturel qui permet de distinguer ce qui relève d'une société malade de ce qui dépend davantage d'un individu en souffrance.

La démarche se veut multidimensionnelle, mobilisant de nombreuses sciences humaines, dans leurs approches et dans leurs incertitudes. Pour donner à voir ce que serait une anthropologie d'intervention, Gilles Herreros présente, dans un chapitre, la démarche et le résultat de deux interventions menées avec des collègues. Elles sont exposées sous forme de récits. Au-delà du diagnostic des dysfonctionnements des deux organisations, la démarche aboutit à mettre en lumière les pathologies de ces organisations et la responsabilité des organisateurs, acteurs et coproducteurs de ces pathologies. Ce qui inévitablement a débouché sur des conflits avec les commanditaires des enquêtes, coresponsables des dysfonctionnements observés. On est dans une approche globale des organisations, qui ne se contente pas de pointer les dysfonctionnements et d'en avancer prudemment les raisons, mais qui met en pleine lumière les pathologies engendrées par les directions.

Le sociologue d'intervention veut faire advenir le sujet, parce que sans cette venue, le fonctionnement de l'ensemble ne peut être totalement mis en lumière. L'ambition est grande, elle s'appuie, on l'a vu, sur un vaste ensemble de sciences humaines. Dans les organisations, il s'agit de comprendre ce qui se joue et non de se contenter de décrire les fonctionnements. Un exemple tiré du domaine de l'éducation est éclairant : pour tenter de résoudre les problèmes dans ce secteur, il s'agit de collaborer avec les enseignants pour comprendre la manière dont se posent les questions, conflits et dysfonctionnements. Collaborer avec eux, c'est aussi les faire se remettre en question. Par cette démarche, l'ethnométhodologue ne se contente pas de dénoncer la domination ou la bureaucratie, mais il cherche à montrer que les situations sont le résultat de l'accomplissement des sujets et donc renvoie la ques-

dans la mesure où il parvient à produire du sens, faire sens, sur la tension qui le constitue. On voit l'intuition, la visée. Elle gagnerait à être précisée et approfondie, en particulier dans une analyse du concept de liberté. L'homme est sujet autonome mais dans une autonomie qui est en permanence à reconstruire. Et les analyses du groupe dans son psychisme permettent d'approcher l'imaginaire groupal et de deviner l'influence de cet imaginaire sur la constitution du sujet. De même est mobilisée l'ethnopsychiatrie qui fait le lien entre le sujet singulier et groupal et la société. Il existe un inconscient culturel qui permet de distinguer ce qui relève d'une société malade de ce qui dépend davantage d'un individu en souffrance.

La démarche se veut multidimensionnelle, mobilisant de nombreuses sciences humaines, dans leurs approches et dans leurs incertitudes. Pour donner à voir ce que serait une anthropologie d'intervention, Gilles Herreros présente, dans un chapitre, la démarche et le résultat de deux interventions menées avec des collègues. Elles sont exposées sous forme de récits. Au-delà du diagnostic des dysfonctionnements des deux organisations, la démarche aboutit à mettre en lumière les pathologies de ces organisations et la responsabilité des organisateurs, acteurs et coproducteurs de ces pathologies. Ce qui inévitablement a débouché sur des conflits avec les commanditaires des enquêtes, coresponsables des dysfonctionnements observés. On est dans une approche globale des organisations, qui ne se contente pas de pointer les dysfonctionnements et d'en avancer prudemment les raisons, mais qui met en pleine lumière les pathologies engendrées par les directions.

Le sociologue d'intervention veut faire advenir le sujet, parce que sans cette venue, le fonctionnement de l'ensemble ne peut être totalement mis en lumière. L'ambition est grande, elle s'appuie, on l'a vu, sur un vaste ensemble de sciences humaines. Dans les organisations, il s'agit de comprendre ce qui se joue et non de se contenter de décrire les fonctionnements. Un exemple tiré du domaine de l'éducation est éclairant : pour tenter de résoudre les problèmes dans ce secteur, il s'agit de collaborer avec les enseignants pour comprendre la manière dont se posent les questions, conflits et dysfonctionnements. Collaborer avec eux, c'est aussi les faire se remettre en question. Par cette démarche, l'ethnométhodologue ne se contente pas de dénoncer la domination ou la bureaucratie, mais il cherche à montrer que les situations sont le résultat de l'accomplissement des sujets et donc renvoie la ques-

dans la mesure où il parvient à produire du sens, faire sens, sur la tension qui le constitue. On voit l'intuition, la visée. Elle gagnerait à être précisée et approfondie, en particulier dans une analyse du concept de liberté. L'homme est sujet autonome mais dans une autonomie qui est en permanence à reconstruire. Et les analyses du groupe dans son psychisme permettent d'approcher l'imaginaire groupal et de deviner l'influence de cet imaginaire sur la constitution du sujet. De même est mobilisée l'ethnopsychiatrie qui fait le lien entre le sujet singulier et groupal et la société. Il existe un inconscient culturel qui permet de distinguer ce qui relève d'une société malade de ce qui dépend davantage d'un individu en souffrance.

La démarche se veut multidimensionnelle, mobilisant de nombreuses sciences humaines, dans leurs approches et dans leurs incertitudes. Pour donner à voir ce que serait une anthropologie d'intervention, Gilles Herreros présente, dans un chapitre, la démarche et le résultat de deux interventions menées avec des collègues. Elles sont exposées sous forme de récits. Au-delà du diagnostic des dysfonctionnements des deux organisations, la démarche aboutit à mettre en lumière les pathologies de ces organisations et la responsabilité des organisateurs, acteurs et coproducteurs de ces pathologies. Ce qui inévitablement a débouché sur des conflits avec les commanditaires des enquêtes, coresponsables des dysfonctionnements observés. On est dans une approche globale des organisations, qui ne se contente pas de pointer les dysfonctionnements et d'en avancer prudemment les raisons, mais qui met en pleine lumière les pathologies engendrées par les directions.

Le sociologue d'intervention veut faire advenir le sujet, parce que sans cette venue, le fonctionnement de l'ensemble ne peut être totalement mis en lumière. L'ambition est grande, elle s'appuie, on l'a vu, sur un vaste ensemble de sciences humaines. Dans les organisations, il s'agit de comprendre ce qui se joue et non de se contenter de décrire les fonctionnements. Un exemple tiré du domaine de l'éducation est éclairant : pour tenter de résoudre les problèmes dans ce secteur, il s'agit de collaborer avec les enseignants pour comprendre la manière dont se posent les questions, conflits et dysfonctionnements. Collaborer avec eux, c'est aussi les faire se remettre en question. Par cette démarche, l'ethnométhodologue ne se contente pas de dénoncer la domination ou la bureaucratie, mais il cherche à montrer que les situations sont le résultat de l'accomplissement des sujets et donc renvoie la ques-

tion aussi à leurs subjectivités. Il s'agit de faire le travail d'enquête non sur les agents mais avec eux.

On voit l'ambition de cet ouvrage. Elle est vaste, elle appelle à un renouvellement des démarches et des traditions. Même si la démarche est souvent plus intuitive que démonstrative, si elle n'emporte pas toujours l'adhésion, en particulier celle des sociologues plus « classiques » comme l'est sans doute celui qui signe ces lignes, l'ouverture que provoque la lecture de cet ouvrage mérite que le lecteur s'y arrête et se laisse interpeller. Cette ouverture oblige à remettre en cause les pratiques les plus classiques et en ce sens, c'est à un changement stimulant que nous invite l'auteur.

Philippe Bernoux
Modys, CNRS-université Lyon II

tion aussi à leurs subjectivités. Il s'agit de faire le travail d'enquête non sur les agents mais avec eux.

On voit l'ambition de cet ouvrage. Elle est vaste, elle appelle à un renouvellement des démarches et des traditions. Même si la démarche est souvent plus intuitive que démonstrative, si elle n'emporte pas toujours l'adhésion, en particulier celle des sociologues plus « classiques » comme l'est sans doute celui qui signe ces lignes, l'ouverture que provoque la lecture de cet ouvrage mérite que le lecteur s'y arrête et se laisse interpeller. Cette ouverture oblige à remettre en cause les pratiques les plus classiques et en ce sens, c'est à un changement stimulant que nous invite l'auteur.

Philippe Bernoux
Modys, CNRS-université Lyon II

tion aussi à leurs subjectivités. Il s'agit de faire le travail d'enquête non sur les agents mais avec eux.

On voit l'ambition de cet ouvrage. Elle est vaste, elle appelle à un renouvellement des démarches et des traditions. Même si la démarche est souvent plus intuitive que démonstrative, si elle n'emporte pas toujours l'adhésion, en particulier celle des sociologues plus « classiques » comme l'est sans doute celui qui signe ces lignes, l'ouverture que provoque la lecture de cet ouvrage mérite que le lecteur s'y arrête et se laisse interpeller. Cette ouverture oblige à remettre en cause les pratiques les plus classiques et en ce sens, c'est à un changement stimulant que nous invite l'auteur.

Philippe Bernoux
Modys, CNRS-université Lyon II

tion aussi à leurs subjectivités. Il s'agit de faire le travail d'enquête non sur les agents mais avec eux.

On voit l'ambition de cet ouvrage. Elle est vaste, elle appelle à un renouvellement des démarches et des traditions. Même si la démarche est souvent plus intuitive que démonstrative, si elle n'emporte pas toujours l'adhésion, en particulier celle des sociologues plus « classiques » comme l'est sans doute celui qui signe ces lignes, l'ouverture que provoque la lecture de cet ouvrage mérite que le lecteur s'y arrête et se laisse interpeller. Cette ouverture oblige à remettre en cause les pratiques les plus classiques et en ce sens, c'est à un changement stimulant que nous invite l'auteur.

Philippe Bernoux
Modys, CNRS-université Lyon II

Introduction

Le titre de l'ouvrage proposé ici entend suggérer une idée simple. Pour pratiquer l'intervention ^{1*} en organisation, que ce soit à titre de chercheur ou comme consultant, le praticien, et plus spécifiquement le sociologue, ne peut se contenter de mobiliser le seul corpus théorique de la sociologie des organisations*. Pour incontournable qu'il soit, celui-ci reste largement insuffisant et, s'il est mobilisé de façon exclusive, il peut même devenir totalement enfermant. Ainsi, nous allons défendre, tout au long de ce texte, la perspective selon laquelle l'analyse des organisations comme l'intervention en leur sein ne peuvent relever d'un seul et même corpus théorique et/ou disciplinaire.

Ayant par le passé, avec quelques collègues, proposé une lecture de ce que nous considérions (à l'époque) comme *Les nouvelles approches sociologiques des organisations* (Amblard, Bernoux, Herreros, Livian, 1996), puis, plus récemment, plaidé *Pour une sociologie d'intervention* (Herreros, 2002) et son développement, nous suggérons, avec ce texte, de franchir une nouvelle étape. Prolongeant une dynamique déjà à l'œuvre dans les ouvrages en question mais encore insuffisamment identifiée et étayée, nous avançons ici l'idée selon laquelle le sociologue qui s'intéresse aux organisations gagne, pour renforcer sa pratique, à s'extraire – pour partie au moins – de sa discipline. Pour le dire

1. À la fin de cet ouvrage figure un lexique. Les termes qui y sont répertoriés sont signalés d'un astérisque à chaque première occurrence dans chacun des chapitres de l'ouvrage.

Introduction

Le titre de l'ouvrage proposé ici entend suggérer une idée simple. Pour pratiquer l'intervention ^{1*} en organisation, que ce soit à titre de chercheur ou comme consultant, le praticien, et plus spécifiquement le sociologue, ne peut se contenter de mobiliser le seul corpus théorique de la sociologie des organisations*. Pour incontournable qu'il soit, celui-ci reste largement insuffisant et, s'il est mobilisé de façon exclusive, il peut même devenir totalement enfermant. Ainsi, nous allons défendre, tout au long de ce texte, la perspective selon laquelle l'analyse des organisations comme l'intervention en leur sein ne peuvent relever d'un seul et même corpus théorique et/ou disciplinaire.

Ayant par le passé, avec quelques collègues, proposé une lecture de ce que nous considérions (à l'époque) comme *Les nouvelles approches sociologiques des organisations* (Amblard, Bernoux, Herreros, Livian, 1996), puis, plus récemment, plaidé *Pour une sociologie d'intervention* (Herreros, 2002) et son développement, nous suggérons, avec ce texte, de franchir une nouvelle étape. Prolongeant une dynamique déjà à l'œuvre dans les ouvrages en question mais encore insuffisamment identifiée et étayée, nous avançons ici l'idée selon laquelle le sociologue qui s'intéresse aux organisations gagne, pour renforcer sa pratique, à s'extraire – pour partie au moins – de sa discipline. Pour le dire

1. À la fin de cet ouvrage figure un lexique. Les termes qui y sont répertoriés sont signalés d'un astérisque à chaque première occurrence dans chacun des chapitres de l'ouvrage.

Introduction

Le titre de l'ouvrage proposé ici entend suggérer une idée simple. Pour pratiquer l'intervention ^{1*} en organisation, que ce soit à titre de chercheur ou comme consultant, le praticien, et plus spécifiquement le sociologue, ne peut se contenter de mobiliser le seul corpus théorique de la sociologie des organisations*. Pour incontournable qu'il soit, celui-ci reste largement insuffisant et, s'il est mobilisé de façon exclusive, il peut même devenir totalement enfermant. Ainsi, nous allons défendre, tout au long de ce texte, la perspective selon laquelle l'analyse des organisations comme l'intervention en leur sein ne peuvent relever d'un seul et même corpus théorique et/ou disciplinaire.

Ayant par le passé, avec quelques collègues, proposé une lecture de ce que nous considérons (à l'époque) comme *Les nouvelles approches sociologiques des organisations* (Amblard, Bernoux, Herreros, Livian, 1996), puis, plus récemment, plaidé *Pour une sociologie d'intervention* (Herreros, 2002) et son développement, nous suggérons, avec ce texte, de franchir une nouvelle étape. Prolongeant une dynamique déjà à l'œuvre dans les ouvrages en question mais encore insuffisamment identifiée et étayée, nous avançons ici l'idée selon laquelle le sociologue qui s'intéresse aux organisations gagne, pour renforcer sa pratique, à s'extraire – pour partie au moins – de sa discipline. Pour le dire

1. À la fin de cet ouvrage figure un lexique. Les termes qui y sont répertoriés sont signalés d'un astérisque à chaque première occurrence dans chacun des chapitres de l'ouvrage.

Introduction

Le titre de l'ouvrage proposé ici entend suggérer une idée simple. Pour pratiquer l'intervention ^{1*} en organisation, que ce soit à titre de chercheur ou comme consultant, le praticien, et plus spécifiquement le sociologue, ne peut se contenter de mobiliser le seul corpus théorique de la sociologie des organisations*. Pour incontournable qu'il soit, celui-ci reste largement insuffisant et, s'il est mobilisé de façon exclusive, il peut même devenir totalement enfermant. Ainsi, nous allons défendre, tout au long de ce texte, la perspective selon laquelle l'analyse des organisations comme l'intervention en leur sein ne peuvent relever d'un seul et même corpus théorique et/ou disciplinaire.

Ayant par le passé, avec quelques collègues, proposé une lecture de ce que nous considérons (à l'époque) comme *Les nouvelles approches sociologiques des organisations* (Amblard, Bernoux, Herreros, Livian, 1996), puis, plus récemment, plaidé *Pour une sociologie d'intervention* (Herreros, 2002) et son développement, nous suggérons, avec ce texte, de franchir une nouvelle étape. Prolongeant une dynamique déjà à l'œuvre dans les ouvrages en question mais encore insuffisamment identifiée et étayée, nous avançons ici l'idée selon laquelle le sociologue qui s'intéresse aux organisations gagne, pour renforcer sa pratique, à s'extraire – pour partie au moins – de sa discipline. Pour le dire

1. À la fin de cet ouvrage figure un lexique. Les termes qui y sont répertoriés sont signalés d'un astérisque à chaque première occurrence dans chacun des chapitres de l'ouvrage.

abruptement et de façon radicale, c'est de sa capacité à pratiquer le « hors-champ » que dépend, pour le sociologue des organisations, la qualité de son intervention en organisation. Pour parvenir à établir, avec les membres d'un ensemble organisé, cette relation d'aide* qui est, que cela soit explicité ou non, au fondement de la pratique de tout intervenant en milieu organisationnel, il convient de transgresser les limites étroites des territoires classiques de la sociologie des organisations. Cette transgression répond à un impératif pragmatique et relève d'une orientation que nous nommons l'anthropologie d'intervention 2*.

À la question posée par Michel Crozier il y a quelques années, « *À quoi sert la sociologie des organisations ?* » (Crozier, 2000), nous serions tenté de répondre, de façon légèrement provocatrice sans doute, qu'elle ne sert à rien, ou en tout cas qu'elle pourrait ne pas servir à grand-chose, si le sociologue ne savait la dépasser. Entendue comme un corpus théorique, avec ses règles*, ses chercheurs de référence, ses méthodes, ses modèles, la sociologie des organisations, comme toutes les autres formes de sociologies spécialisées, peut devenir, à défaut d'être transgressée, une sorte « d'école », avec ses caciques et ses épigones, dont le respect scrupuleux des principaux enseignements peut finir par faire oublier les acteurs* à qui elle est supposée être utile. Une discipline doit-elle d'abord servir ses maîtres et ses disciples ou ceux vers qui elle se tourne et qu'elle nomme, parfois, ses « objets » ? Lesdits « objets » ne sont-ils là que pour constituer le chercheur dans sa fonction de recherche ou celui-ci entend-il au contraire les aborder comme des « sujets * » à l'égard desquels il peut avoir des engagements ?

Ces questions, relatives aux usages et à l'utilité de la sociologie des organisations et de ses praticiens, concernent non seulement ce sous-champ disciplinaire et ses professionnels, mais elles peuvent également être étendues à l'ensemble de la discipline : quels sont les usages de celle-ci, ses utilités ? Depuis quelques années, d'ailleurs, la question devient récurrente : « *À quoi sert la sociologie ?* » Nous l'avons dit, M. Crozier s'est récemment interrogé en ces termes, mais d'autres que lui, tels R. Boudon (2002), C. Grignon (2000) ou F. de Singly (2000), pour n'en rester qu'aux

2. Nous nous expliquerons longuement sur cette notion.

abruptement et de façon radicale, c'est de sa capacité à pratiquer le « hors-champ » que dépend, pour le sociologue des organisations, la qualité de son intervention en organisation. Pour parvenir à établir, avec les membres d'un ensemble organisé, cette relation d'aide* qui est, que cela soit explicité ou non, au fondement de la pratique de tout intervenant en milieu organisationnel, il convient de transgresser les limites étroites des territoires classiques de la sociologie des organisations. Cette transgression répond à un impératif pragmatique et relève d'une orientation que nous nommons l'anthropologie d'intervention 2*.

À la question posée par Michel Crozier il y a quelques années, « *À quoi sert la sociologie des organisations ?* » (Crozier, 2000), nous serions tenté de répondre, de façon légèrement provocatrice sans doute, qu'elle ne sert à rien, ou en tout cas qu'elle pourrait ne pas servir à grand-chose, si le sociologue ne savait la dépasser. Entendue comme un corpus théorique, avec ses règles*, ses chercheurs de référence, ses méthodes, ses modèles, la sociologie des organisations, comme toutes les autres formes de sociologies spécialisées, peut devenir, à défaut d'être transgressée, une sorte « d'école », avec ses caciques et ses épigones, dont le respect scrupuleux des principaux enseignements peut finir par faire oublier les acteurs* à qui elle est supposée être utile. Une discipline doit-elle d'abord servir ses maîtres et ses disciples ou ceux vers qui elle se tourne et qu'elle nomme, parfois, ses « objets » ? Lesdits « objets » ne sont-ils là que pour constituer le chercheur dans sa fonction de recherche ou celui-ci entend-il au contraire les aborder comme des « sujets * » à l'égard desquels il peut avoir des engagements ?

Ces questions, relatives aux usages et à l'utilité de la sociologie des organisations et de ses praticiens, concernent non seulement ce sous-champ disciplinaire et ses professionnels, mais elles peuvent également être étendues à l'ensemble de la discipline : quels sont les usages de celle-ci, ses utilités ? Depuis quelques années, d'ailleurs, la question devient récurrente : « *À quoi sert la sociologie ?* » Nous l'avons dit, M. Crozier s'est récemment interrogé en ces termes, mais d'autres que lui, tels R. Boudon (2002), C. Grignon (2000) ou F. de Singly (2000), pour n'en rester qu'aux

2. Nous nous expliquerons longuement sur cette notion.

abruptement et de façon radicale, c'est de sa capacité à pratiquer le « hors-champ » que dépend, pour le sociologue des organisations, la qualité de son intervention en organisation. Pour parvenir à établir, avec les membres d'un ensemble organisé, cette relation d'aide* qui est, que cela soit explicité ou non, au fondement de la pratique de tout intervenant en milieu organisationnel, il convient de transgresser les limites étroites des territoires classiques de la sociologie des organisations. Cette transgression répond à un impératif pragmatique et relève d'une orientation que nous nommons l'anthropologie d'intervention 2*.

À la question posée par Michel Crozier il y a quelques années, « *À quoi sert la sociologie des organisations ?* » (Crozier, 2000), nous serions tenté de répondre, de façon légèrement provocatrice sans doute, qu'elle ne sert à rien, ou en tout cas qu'elle pourrait ne pas servir à grand-chose, si le sociologue ne savait la dépasser. Entendue comme un corpus théorique, avec ses règles*, ses chercheurs de référence, ses méthodes, ses modèles, la sociologie des organisations, comme toutes les autres formes de sociologies spécialisées, peut devenir, à défaut d'être transgressée, une sorte « d'école », avec ses caciques et ses épigones, dont le respect scrupuleux des principaux enseignements peut finir par faire oublier les acteurs* à qui elle est supposée être utile. Une discipline doit-elle d'abord servir ses maîtres et ses disciples ou ceux vers qui elle se tourne et qu'elle nomme, parfois, ses « objets » ? Lesdits « objets » ne sont-ils là que pour constituer le chercheur dans sa fonction de recherche ou celui-ci entend-il au contraire les aborder comme des « sujets * » à l'égard desquels il peut avoir des engagements ?

Ces questions, relatives aux usages et à l'utilité de la sociologie des organisations et de ses praticiens, concernent non seulement ce sous-champ disciplinaire et ses professionnels, mais elles peuvent également être étendues à l'ensemble de la discipline : quels sont les usages de celle-ci, ses utilités ? Depuis quelques années, d'ailleurs, la question devient récurrente : « *À quoi sert la sociologie ?* » Nous l'avons dit, M. Crozier s'est récemment interrogé en ces termes, mais d'autres que lui, tels R. Boudon (2002), C. Grignon (2000) ou F. de Singly (2000), pour n'en rester qu'aux

2. Nous nous expliquerons longuement sur cette notion.

abruptement et de façon radicale, c'est de sa capacité à pratiquer le « hors-champ » que dépend, pour le sociologue des organisations, la qualité de son intervention en organisation. Pour parvenir à établir, avec les membres d'un ensemble organisé, cette relation d'aide* qui est, que cela soit explicité ou non, au fondement de la pratique de tout intervenant en milieu organisationnel, il convient de transgresser les limites étroites des territoires classiques de la sociologie des organisations. Cette transgression répond à un impératif pragmatique et relève d'une orientation que nous nommons l'anthropologie d'intervention 2*.

À la question posée par Michel Crozier il y a quelques années, « *À quoi sert la sociologie des organisations ?* » (Crozier, 2000), nous serions tenté de répondre, de façon légèrement provocatrice sans doute, qu'elle ne sert à rien, ou en tout cas qu'elle pourrait ne pas servir à grand-chose, si le sociologue ne savait la dépasser. Entendue comme un corpus théorique, avec ses règles*, ses chercheurs de référence, ses méthodes, ses modèles, la sociologie des organisations, comme toutes les autres formes de sociologies spécialisées, peut devenir, à défaut d'être transgressée, une sorte « d'école », avec ses caciques et ses épigones, dont le respect scrupuleux des principaux enseignements peut finir par faire oublier les acteurs* à qui elle est supposée être utile. Une discipline doit-elle d'abord servir ses maîtres et ses disciples ou ceux vers qui elle se tourne et qu'elle nomme, parfois, ses « objets » ? Lesdits « objets » ne sont-ils là que pour constituer le chercheur dans sa fonction de recherche ou celui-ci entend-il au contraire les aborder comme des « sujets * » à l'égard desquels il peut avoir des engagements ?

Ces questions, relatives aux usages et à l'utilité de la sociologie des organisations et de ses praticiens, concernent non seulement ce sous-champ disciplinaire et ses professionnels, mais elles peuvent également être étendues à l'ensemble de la discipline : quels sont les usages de celle-ci, ses utilités ? Depuis quelques années, d'ailleurs, la question devient récurrente : « *À quoi sert la sociologie ?* » Nous l'avons dit, M. Crozier s'est récemment interrogé en ces termes, mais d'autres que lui, tels R. Boudon (2002), C. Grignon (2000) ou F. de Singly (2000), pour n'en rester qu'aux

2. Nous nous expliquerons longuement sur cette notion.

auteurs les plus connus, se sont questionnés de façon identique. Une telle interrogation, qui peut sembler bien anodine, est, à y regarder de plus près, source de sérieuses controverses*. En effet, pour nombre de sociologues, la pertinence de la question est contestable. Le savant n'a pas à servir qui que ce soit ou quoi que ce soit, affirment-ils. Il doit être mû par « la curiosité gratuite », « la recherche de la vérité » en elle-même « pour elle-même ! ». Servir c'est prendre le risque de s'asservir ! À tout prendre, explique C. Grignon (2000), si la sociologie doit servir à quelque chose, elle doit être assimilée (notamment dans son rapport au politique) « à ce que la biologie est à la médecine » (*ibid.*, p. 134)³. Cette conception fait de la discipline une science maîtresse. Ses enseignements peuvent être utilisés par d'autres scientifiques ou praticiens, sans que jamais celle-ci ait à se soucier des usages qui pourront être faits d'elle-même. Pour les tenants d'une telle conception, vouloir servir revient à prendre le risque d'entrer en servitude ; aussi estiment-ils que le sociologue doit se garder de vouloir être utile à quiconque ou à quoi que ce soit.

Cette position peut surprendre. Elle est pourtant familière à bien des scientifiques, toutes disciplines confondues, qui, plus que tout, défendent leur autonomie et font dépendre la justesse de leurs analyses de la capacité dont ils auront su faire preuve pour protéger l'étanchéité des frontières de leurs sciences, toujours menacées par l'économie, la politique, la gestion, le journalisme, le sens commun... Depuis une telle perspective, la science doit se départir de toutes les pressions dont elle ne manque pas d'être l'objet ! Prenant cette position à leur compte, nombre de savants, et, parmi eux, beaucoup de sociologues, relèguent la question précédente, « à quoi sert la sociologie ? », au rayon des âneries.

Pour le sociologue des organisations, il en va forcément tout autrement. Plaçant au centre de son activité de recherche l'intervention* en organisation, soucieux d'établir avec les acteurs* qui la composent une relation de connaissance (produire une analyse à propos de l'organisation) et d'usage (ladite connaissance est utile et utilisée par les membres de l'organisation), celui-ci se retrouve nécessairement en décalage avec le raisonnement précédent. Sa pratique visant à œuvrer pour les ensembles organisationnels* qui

3. Ce parallèle n'est pas sans interroger quand on sait que « la brutalité de notre médecine » (C. Grignon, 2000, p. 134) est largement héritée du modèle biologique qui désincarne le malade en le transformant en un simple ensemble de cellules.

auteurs les plus connus, se sont questionnés de façon identique. Une telle interrogation, qui peut sembler bien anodine, est, à y regarder de plus près, source de sérieuses controverses*. En effet, pour nombre de sociologues, la pertinence de la question est contestable. Le savant n'a pas à servir qui que ce soit ou quoi que ce soit, affirment-ils. Il doit être mû par « la curiosité gratuite », « la recherche de la vérité » en elle-même « pour elle-même ! ». Servir c'est prendre le risque de s'asservir ! À tout prendre, explique C. Grignon (2000), si la sociologie doit servir à quelque chose, elle doit être assimilée (notamment dans son rapport au politique) « à ce que la biologie est à la médecine » (*ibid.*, p. 134)³. Cette conception fait de la discipline une science maîtresse. Ses enseignements peuvent être utilisés par d'autres scientifiques ou praticiens, sans que jamais celle-ci ait à se soucier des usages qui pourront être faits d'elle-même. Pour les tenants d'une telle conception, vouloir servir revient à prendre le risque d'entrer en servitude ; aussi estiment-ils que le sociologue doit se garder de vouloir être utile à quiconque ou à quoi que ce soit.

Cette position peut surprendre. Elle est pourtant familière à bien des scientifiques, toutes disciplines confondues, qui, plus que tout, défendent leur autonomie et font dépendre la justesse de leurs analyses de la capacité dont ils auront su faire preuve pour protéger l'étanchéité des frontières de leurs sciences, toujours menacées par l'économie, la politique, la gestion, le journalisme, le sens commun... Depuis une telle perspective, la science doit se départir de toutes les pressions dont elle ne manque pas d'être l'objet ! Prenant cette position à leur compte, nombre de savants, et, parmi eux, beaucoup de sociologues, relèguent la question précédente, « à quoi sert la sociologie ? », au rayon des âneries.

Pour le sociologue des organisations, il en va forcément tout autrement. Plaçant au centre de son activité de recherche l'intervention* en organisation, soucieux d'établir avec les acteurs* qui la composent une relation de connaissance (produire une analyse à propos de l'organisation) et d'usage (ladite connaissance est utile et utilisée par les membres de l'organisation), celui-ci se retrouve nécessairement en décalage avec le raisonnement précédent. Sa pratique visant à œuvrer pour les ensembles organisationnels* qui

3. Ce parallèle n'est pas sans interroger quand on sait que « la brutalité de notre médecine » (C. Grignon, 2000, p. 134) est largement héritée du modèle biologique qui désincarne le malade en le transformant en un simple ensemble de cellules.

auteurs les plus connus, se sont questionnés de façon identique. Une telle interrogation, qui peut sembler bien anodine, est, à y regarder de plus près, source de sérieuses controverses*. En effet, pour nombre de sociologues, la pertinence de la question est contestable. Le savant n'a pas à servir qui que ce soit ou quoi que ce soit, affirment-ils. Il doit être mû par « la curiosité gratuite », « la recherche de la vérité » en elle-même « pour elle-même ! ». Servir c'est prendre le risque de s'asservir ! À tout prendre, explique C. Grignon (2000), si la sociologie doit servir à quelque chose, elle doit être assimilée (notamment dans son rapport au politique) « à ce que la biologie est à la médecine » (*ibid.*, p. 134)³. Cette conception fait de la discipline une science maîtresse. Ses enseignements peuvent être utilisés par d'autres scientifiques ou praticiens, sans que jamais celle-ci ait à se soucier des usages qui pourront être faits d'elle-même. Pour les tenants d'une telle conception, vouloir servir revient à prendre le risque d'entrer en servitude ; aussi estiment-ils que le sociologue doit se garder de vouloir être utile à quiconque ou à quoi que ce soit.

Cette position peut surprendre. Elle est pourtant familière à bien des scientifiques, toutes disciplines confondues, qui, plus que tout, défendent leur autonomie et font dépendre la justesse de leurs analyses de la capacité dont ils auront su faire preuve pour protéger l'étanchéité des frontières de leurs sciences, toujours menacées par l'économie, la politique, la gestion, le journalisme, le sens commun... Depuis une telle perspective, la science doit se départir de toutes les pressions dont elle ne manque pas d'être l'objet ! Prenant cette position à leur compte, nombre de savants, et, parmi eux, beaucoup de sociologues, relèguent la question précédente, « à quoi sert la sociologie ? », au rayon des âneries.

Pour le sociologue des organisations, il en va forcément tout autrement. Plaçant au centre de son activité de recherche l'intervention* en organisation, soucieux d'établir avec les acteurs* qui la composent une relation de connaissance (produire une analyse à propos de l'organisation) et d'usage (ladite connaissance est utile et utilisée par les membres de l'organisation), celui-ci se retrouve nécessairement en décalage avec le raisonnement précédent. Sa pratique visant à œuvrer pour les ensembles organisationnels* qui

3. Ce parallèle n'est pas sans interroger quand on sait que « la brutalité de notre médecine » (C. Grignon, 2000, p. 134) est largement héritée du modèle biologique qui désincarne le malade en le transformant en un simple ensemble de cellules.

auteurs les plus connus, se sont questionnés de façon identique. Une telle interrogation, qui peut sembler bien anodine, est, à y regarder de plus près, source de sérieuses controverses*. En effet, pour nombre de sociologues, la pertinence de la question est contestable. Le savant n'a pas à servir qui que ce soit ou quoi que ce soit, affirment-ils. Il doit être mû par « la curiosité gratuite », « la recherche de la vérité » en elle-même « pour elle-même ! ». Servir c'est prendre le risque de s'asservir ! À tout prendre, explique C. Grignon (2000), si la sociologie doit servir à quelque chose, elle doit être assimilée (notamment dans son rapport au politique) « à ce que la biologie est à la médecine » (*ibid.*, p. 134)³. Cette conception fait de la discipline une science maîtresse. Ses enseignements peuvent être utilisés par d'autres scientifiques ou praticiens, sans que jamais celle-ci ait à se soucier des usages qui pourront être faits d'elle-même. Pour les tenants d'une telle conception, vouloir servir revient à prendre le risque d'entrer en servitude ; aussi estiment-ils que le sociologue doit se garder de vouloir être utile à quiconque ou à quoi que ce soit.

Cette position peut surprendre. Elle est pourtant familière à bien des scientifiques, toutes disciplines confondues, qui, plus que tout, défendent leur autonomie et font dépendre la justesse de leurs analyses de la capacité dont ils auront su faire preuve pour protéger l'étanchéité des frontières de leurs sciences, toujours menacées par l'économie, la politique, la gestion, le journalisme, le sens commun... Depuis une telle perspective, la science doit se départir de toutes les pressions dont elle ne manque pas d'être l'objet ! Prenant cette position à leur compte, nombre de savants, et, parmi eux, beaucoup de sociologues, relèguent la question précédente, « à quoi sert la sociologie ? », au rayon des âneries.

Pour le sociologue des organisations, il en va forcément tout autrement. Plaçant au centre de son activité de recherche l'intervention* en organisation, soucieux d'établir avec les acteurs* qui la composent une relation de connaissance (produire une analyse à propos de l'organisation) et d'usage (ladite connaissance est utile et utilisée par les membres de l'organisation), celui-ci se retrouve nécessairement en décalage avec le raisonnement précédent. Sa pratique visant à œuvrer pour les ensembles organisationnels* qui

3. Ce parallèle n'est pas sans interroger quand on sait que « la brutalité de notre médecine » (C. Grignon, 2000, p. 134) est largement héritée du modèle biologique qui désincarne le malade en le transformant en un simple ensemble de cellules.